This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

## Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

## About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Jules Bobin
25 NF
Ex-libris Dr Albert Pret...
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
Zah. III B. 27

Clemens de Bauquet — m. Paris 1803
et Rondu

# MERLIN BEL-ESPRIT,

## COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

Par M. DORAT.

Incedo per ignes.

A LONDRES,

*Et se trouve*

A PARIS,

Chez MONORY, Libraire de S. A. S. Mgr le Prince de Condé, rue & vis-à-vis l'ancienne Comédie Françoise.

M. DCC. LXXX.

## SUJET DE L'ESTAMPE.

*Un Lettré de Gonesse, le Dimanche après l'Office du matin, commente l'article* Four *aux Esprits-forts des environs.*

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

# RÊVERIES DE MERLIN.

*Tout va assez bien pour aller mal*, disoit Fontenelle ; je commence à croire qu'il avoit raison. Le monde physique a ses loix qui le gouvernent, son mouvement qui l'entraîne, ses causes qui le dominent. Sans doute il en est de même du monde moral. Une certaine confusion apparente n'empêche pas qu'il n'existe un bel ordre intérieur, fait pour tranquilliser les mécontens. C'est un courant auquel il faut s'abandonner : il n'y a que ceux qui luttent qui fassent une sottise. Par exemple, je n'étois pas à m'appercevoir qu'il n'y a plus ni principes, ni frein, ni galanterie, ni gaîté, ni même d'esprit social ; mais, comme mon métier n'est pas d'être moraliste, j'étois assez tranquille sur cette espece de dépravation économi-philosophi-comique. J'avoue, en récompense, que sur d'autres objets je suis, depuis quelques années, dupe de mes idées, & de ce que j'ai cru mes réflexions. Or, qui est dupe, est bientôt victime. Aussi l'ai-je été, & c'est bien fait. Cela m'apprendra à mieux connoître les hommes avec qui j'avois à vivre. Par exemple, en matiere de goût, ( comme ce mot

de goût eſt répété ſans ceſſe par nos grands hommes) je croyois ingénument que nous avions conſervé une ſorte de tact, de fineſſe, un reſte de cette décence extérieure & de cette pudeur de l'eſprit, qui ſeule peut mettre quelque délicateſſe dans les plaiſirs. Cette ingénuité m'a conduit de mépriſes en mépriſes; entre autres, je ne ſais par quel haſard je m'étois figuré que la ſcene Françoiſe étoit encore le théâtre de la nation, & conſacrée par conſéquent à des compoſitions plus intéreſſantes & plus nobles. Cette bévue m'a fait adopter un maudit genre, où l'Auteur s'aviſe de reſpecter les convenances, le Public & lui-même : Dieu ſait ce que m'a valu ce beau calcul, & comme les amateurs des tréteaux ſe ſont déchaînés contre ma Muſe pudibonde! Auſſi je ne crois pas qu'avec ſa pruderie elle oſe s'aventurer davantage, à moins qu'un beau jour elle n'endoſſe un habit de Gille, & ne ſurprenne ainſi l'admiration de ſes ingénieux & folâtres concitoyens.

Quoi qu'il en ſoit, voici, dans le genre de la Comédie, mon dernier eſſai. Je me ſuis dépêché de le livrer à l'impreſſion, pour prévenir la démangeaiſon de le faire un jour repréſenter. J'avois eſquiſſé cette piece il y a quelques années, & cette ébauche même a déja été ſous les yeux des Lecteurs; mais, telle qu'elle eſt aujourd'hui, elle n'a plus le moindre rapport à l'autre, ſi ce n'eſt dans quelques détails & dans quelques vers dont

l'idée seule eſt conſervée. J'avois peut-être un peu d'humeur quand je fis la premiere, & l'humeur a toujours tort. La ſeconde eſt plus ſaillante, plus gaie; j'avoue même, avec confuſion, que je la crois aſſez plaiſante. D'abord j'avois fait porter les principaux traits ſur un perſonnage trop grave, conſéquemment peu théatral; peut-être faut-il la charge comique, pour bien rendre un travers, auſſi décrié que celui que j'ai voulu peindre. C'eſt honorer le ridicule, que de l'attaquer ſérieuſement; & ce n'eſt qu'en ſe jouant, qu'on doit châtier certains originaux. Au reſte, je défie qu'on me reproche la plus légere perſonnalité; de la meilleure foi du monde, je n'ai eu qui que ce ſoit en vue. J'ai voulu ſeulement fronder en général l'eſprit de nos coteries: eſprit deſtructeur de toute émulation, du vrai talent comme de la vraie gloire, dégradant les gens de lettres, les diviſant, aigriſſant leur ſenſibilité, les rendant vindicatifs comme des Abbés, coleres comme des enfans, faiſant d'eux, en un mot, des eſpeces de ſinges, dont on aime à voir les culebutes, les tours & les malices.

D'après cette façon de raiſonner ou de rêver, n'ai-je pas été me mettre dans la tête que Merlin pouvoit être un perſonnage moral & preſque utile? Si j'ai raiſon, tant mieux; ſi je me ſuis trompé, peu m'importe; c'eſt de la morale perdue, & une fantaiſie ſatisfaite. La prônerie recommencera, comme ſi de rien n'étoit, & moi je recommence-

rai à rire des grands perſonnages qu'elle propoſe à notre admiration : à tout événement la retraite eſt prudente, & je m'y tiendrai.

Occupations pour occupations, j'aimerois encore mieux les Tragédies. Si l'on a le bonheur de les faire mauvaiſes, on eſt sûr, au moins, qu'elles réuſſiſſent ; & c'eſt une ſorte de talent auquel, avec de l'attention, il eſt poſſible d'arriver.

Autre rêverie. L'époque actuelle ne ſembleroit-elle pas interdire la carriere des Lettres à tout bon eſprit qui calcule la diſpoſition involontaire, & amenée par les circonſtances, où le Public ſe trouve ſans s'en douter ? Il ſuit, par habitude, un mouvement progreſſif qu'on lui a imprimé ; mouvement dont il ſouffre, qui le fatigue, mais qui l'emporte, parce qu'une fois ſur la pente, il n'eſt plus facile de s'arrêter. Ceci eſt pour les gens profonds, & me fera beaucoup d'honneur, ſur-tout ſi j'ai l'art de le rendre inintelligible.

Depuis aſſez long-tems, fuyant le monde, un peu ſauvage, très-ſolitaire, obligé de me recueillir dans le ſein de mes amis, ou de me ſuffire à moi-même, j'ai été ( par mes rêveries mêmes ) entraîné à l'obſervation ; & quelques accès de vapeurs m'ont donné des criſes de raiſon, dont j'ai profité, comme on va voir.

Oui, je le répete, il ſeroit fou dans ce moment-ci de prétendre à quelque célébrité littéraire, ſur-tout ſi l'on joint à un talent vrai, l'indépendance qui

l'ennoblit, & la fierté qui l'isole. Voici qui devient sérieux; n'importe, suivons mon idée.

Depuis soixante ans, un homme admirable d'ailleurs, unique peut-être, & sûrement la production la plus éblouissante qui fût encore sortie des mains de la nature, avoit accoutumé ces prétendus Républicains, appelés gens de Lettres, au joug d'un Dictateur. Ce despote, autorisé par une foule de titres, avoit une foule de flatteurs qui étoient devenus tyrans sous lui; ces bonnes gens-là, à force d'être les échos & les valets d'un grand homme, ont fait semblant, pour s'arranger une existence, d'en être les adorateurs. Ne pouvant pas trop prétendre aux honneurs de l'apothéose, ils desservent au moins le Temple du Dieu. En conséquence il leur faut des prosélytes ou des martyrs. Ils ont juré de ne laisser s'élever rien à côté du colosse de gloire, au nom duquel ils oppriment à bonne intention. Ajoutez à cela un monde dédaigneux, blasé, fatigué d'applaudir, rassasié d'admiration, & dont un seul homme a lassé toutes les trompettes, & tari tous les éloges. Si je le connois bien, ce Public malade & dégoûté; si je l'ai bien démêlé à travers ma lorgnette, ainsi que ceux qui le font mouvoir, il lui faut à peu près trente ans de froideur pour expier soixante ans d'enthousiasme; la proportion est raisonnable. Pendant tout ce tems, ce que j'imagine qu'on puisse faire de mieux, c'est de rester, les mains jointes, l'œil immobile & la

bouche béante devant la Pagode de Brama. La Littérature préſente eſt vouée au culte des morts. Voilà pourquoi, moi qui n'y entends rien, j'ai été à peu près rayé du nombre des vivans.

Au reſte, l'homme extraordinaire, objet de cette eſpece de culte, le rend preſque vraiſemblable. Il étoit impoſſible de naître avec un eſprit plus brillant, plus univerſel, plus fait pour jeter un éclat rapide, & laiſſer un long ſouvenir. Son goût étoit le réſultat d'une ſenſibilité exquiſe, prompte & délicate. Son imagination reſſemble au priſme: elle eſt le mélange de toutes les couleurs, de toutes les nuances qui s'y ſuccedent, s'y mêlent & ſe fondent l'une dans l'autre ſans ſe brouiller. S'il n'étoit pas créateur par le fond des choſes, il l'étoit par la forme enchantereſſe qu'il leur donnoit. Ses conceptions, trop vives pour être profondes, n'en étoient pas moins marquées au coin du génie: il poſſédoit, au ſuprême degré, l'art des contraſtes, le ſecret de ces rapprochemens ſi piquans, ſi bien faits pour ménager au Lecteur ces ſurpriſes charmantes qui le repoſent de la fatigue de penſer, & ſemblent le diſtraire en l'inſtruiſant.

Au ton d'aménité, de politeſſe & d'aiſance qui régnoit dans l'autre ſiécle, il joignoit la légéreté, la grace, & cette fleur d'érudition répandue ſur le nôtre, ſur-tout cet aſſemblage de raiſon & de frivolité qui l'a rendu ſi long-tems l'idole d'une nation, à-la-fois raiſonneuſe & ſuperficielle.

Hiſtorien Romancier, Romancier Philoſophe, il pique, il plaît, il attache; & l'on ne lui en veut jamais d'être trompé par lui, parce qu'on ne l'eſt plus, dès qu'on s'amuſe. Perſonne n'a mis, plus que lui, à la portée des gens du monde, les tréſors de la poéſie & de l'éloquence.

C'eſt l'Ecrivain de tous les rangs, de tous les âges & de tous les états; & l'on pourroit lui appliquer la deviſe du ſoleil : *Non pluribus impar.* Dans ſes Tragédies, ſans avoir cette énergie, cette logique vigoureuſe & féconde, ces combinaiſons vaſtes de l'Auteur d'*Héraclius* & de *Rodogune ;* ſans poſſéder cette ſageſſe, cet enſemble, cet accord de toutes les parties, cette pureté, & particuliérement cette unité de couleur qui diſtingue le pinceau de Racine; enfin, ſans prétendre aux beautés ſombres & mâles de Crébillon, il a eu (par des moyens qu'il s'eſt créés) l'adreſſe de ſe placer à côté d'eux.

Il avoit obſervé que le Public qu'il lui falloit captiver, aimoit mieux les effets ſenſibles & frappans de l'action, que les gradations imperceptibles de l'art; la marche impétueuſe des paſſions, que le calcul des vraiſemblances; & la Tragédie pittoreſque, que la Tragédie fortement penſée : d'après cette remarque, il a parlé aux yeux, au cœur, à l'imagination; il a déchiré les ames, fait couler les larmes, & laiſſé dire les critiques. A tous les dons naturels & acquis, qu'il ſeroit trop long de détailler, il joignoit une coquetterie

d'eſprit qui a beaucoup ſervi à l'éclat de ſa réputation : ſa correſpondance étoit univerſelle ; il louoit tout le monde, il écrivoit à tout le monde ; il s'eſt, de ſon vivant, nommé cent ſucceſſeurs, parce qu'il étoit bien sûr qu'il n'en auroit pas un. Il avoit été amené par degrés à cette complaiſance bannale & intéreſſée qui, pour quelques fleurettes, lui valoit des adorations. Dans ſa jeuneſſe, il prodiguoit moins ſes éloges ; il les adreſſoit à de jolies femmes, ou à des hommes aimables ; ſa gloire alors trouvoit mille contradicteurs. Sur ſes vieux jours, il s'eſt mis à louer les ſots, & il a eu pour lui l'univers.

Tel eſt l'homme prodigieux qui, encore un coup, nuit ſinguliérement aux Lettres après ſa mort, à force de les avoir illuſtrées pendant ſa vie. La réunion de tous les talens dans un ſeul être, nous refroidit néceſſairement pour quelques talens, épars ſur différens individus.

Il a épuiſé la coupe de la gloire ; il n'y reſte plus que la lie ; la boive qui voudra.

TAYLOR INST - OXFORD -

# MERLIN,

## AUX GRANDS HOMMES DES COTERIES,

## ÉPITRE. (a)

Ecoutez-moi, mes chers amis,
Je n'aurai pas le ton févère.
Soyez, fi cela peut vous plaire,
Lumineux, profonds, érudits;
Régnez, par vos calculs hardis,
Sur la Peuplade Littéraire.
De Pétersbourg jufqu'à Paris
Tendez le filet falutaire,
Où vont fe prendre les efprits.
Que la clarté fe développe
Avec chacun de vos pamphlets;
Qu'elle étonne, par fes reflets,
Tous les aveugles de l'Europe;
Faites galoper vos agens,
Extirpez les erreurs funeftes:
Mais, pour Dieu, foyez bonnes gens,
Et, fi vous pouvez, plus modeftes.

Jamais enfemble on n'accola
L'orgueil & la Philofophie:
Il eft la borne du Génie;
Evitez donc ce travers-là.

(a) Cette Epître avoit déja paru défigurée dans quelques recueils; on la donne ici beaucoup plus correcte, & prefque entiérement refondue. On a cru qu'elle feroit bien placée à la tête de Merlin Bel-Efprit; il y eft queftion du même ridicule, & des mêmes originaux.

Avec votre ascendant suprême,
Que servent d'étrangers secours?
S'il est puissant par ses entours,
L'homme n'est grand que par lui-même.
Vous êtes vains, doctes Héros,
Très-vains : en vérité, vous l'êtes
Comme si vous étiez des sots.
Vos intrigues sont mal-honnêtes,
Vous protégez des étourneaux,
Vos Sévignés sont des caillettes.
Mais, sur-tout, votre dignité,
Cette confiance profonde
Dont chacun de vous est doté,
Convenons-en, vaut qu'on la fronde.
Bien-loin d'aimer votre prochain,
Vous le menez à la baguette.
A vous croire, le genre humain
(Vous à part) languit & végete.
Dieu même est une idée abstraite,
Dont vous savez seuls tout le fin,
Et de son Etre souverain
La nature sort imparfaite,
Pour s'embellir sous votre main.
Que sommes-nous dans votre prose?
De pauvres gens qu'il faut matter,
Même, au besoin, persécuter,
Afin d'en faire quelque chose.
Du sommet, d'où vous plongez tous
Sur notre obscure taupiniere,
Vous nous poursuivez dans nos trous,
Avec des fleches de lumiere.
Cela fini, vous rayonnez
Et levez votre tête altiere,

En triomphateurs fortunés,
D'un laurier bannal couronnés,
A la file vous courez plaire,
Et l'un de l'autre vous prenez
Un bel encensoir circulaire,
Avec lequel vous vous donnez
Le plus doux encens par le nez;
Puis, rentrant dans le sanctuaire,
De l'auréole environnés,
Vous dictez un code à la terre,
Et ses habitans consternés
Attendent, au loin prosternés,
Qu'on les fustige & les éclaire.
A vos pieds le tems est cité,
Les siecles vous servent d'escorte;
S'il va poindre une vérité,
Fût-ce au bout du monde, n'importe
A l'affût tout exprès planté,
Un sage est là qui vous l'apporte,
Et, si le Diable vous emporte,
Ce n'est qu'à l'immortalité.
Il n'est pas, à ce qu'on m'assure,
Jusques à Pierre Bagnolet,
Qui ne raisonne à l'aventure,
Et ne soit fou *du produit net!*
Le dimanche, après la grand'messe,
Pour vous le drôle plein d'amour,
Et, partant, rempli de sagesse,
Commente votre article *Four*
A tous les penseurs de Gonesse.

Soyez enfin un peu confus;
Allons, allons, messieurs les Sages,

Bas les masques, on n'en veut plus;
On y voit mieux sur les visages.
Pensiez-vous, braves Protecteurs,
Que vos Nains en Philosophie,
Vos Mirmidons Littérateurs,
Et vos Linus sans mélodie,
Grimpés sur le dos des Prôneurs,
Alloient, avec leur psalmodie,
Elever le temple des mœurs,
Et la colonne du Génie?
Devenez moins vains & plus vrais.
Voyez Buffon, que la Nature
Initia dans ses secrets;
De sa touche énergique & pure
S'est-il enorgueilli jamais?
Tous les esprits de même étoffe
Ont brillé sans morgue & sans art;
Dès qu'on se croit un être à part,
On cesse d'être un Philosophe.
Montagne fit de ses erreurs
L'aveu sincere & magnanime.
Bien plus que la soif des honneurs,
C'est l'amour du vrai qui l'anime;
Il lut, en riant, dans les cœurs:
Ayant l'air d'effleurer l'abîme,
Il en sonda les profondeurs.
Dans son Dédale politique,
Bacon marchoit en hésitant;
Aucun d'eux ne fut despotique:
De vous, je n'ose en dire autant.
Montesquieu, bonnement utile,
Alloit puiser ses traits divins
Dans une ame douce & tranquille,

Qu'échauffoit l'amour des humains.
Corneille, que par fois on nomme
Parmi nos Auteurs estimés,
Lui, que gaîment vous déprimez,
Quoique sublime, étoit bon-homme.
Et tenez, vous en conviendrez,
La Fontaine qu'en conscience,
Par fois, un peu vous dénigrez,
Etoit pétri de bienveillance;
Il vous eût, je crois, admirés,
Tant il étoit plein d'indulgence!
Moi-même enfin, que l'on connoît
Pour le composé bien complet
Des plus beaux dons de la sagesse;
Moi, qui n'ai plus ce feu follet,
Dont je fis cas dans ma jeunesse,
Qui, comme on sait, possede à fond,
Soit les anciens, soit les modernes,
Et qui me suis montré profond
Dans mon Traité sur les Lanternes, (*a*)
On ne m'a point vu m'en targuer.
Chacun, sans choquer ma science,
Peut librement extravaguer,
Se piquer même d'ignorance.
Tout obtenir, ne rien forcer,
C'est le conseil de la prudence.
Il ne faut pas, parce qu'on pense,
Contraindre les gens à penser.

---

(*a*) Il doit paroître incessamment.

# *PERSONNAGES.*

M. DE NORVILLE.

Me. DE NORVILLE.

DORCI pere, *Capitaine de Vaisseau.*

DORCI fils, *Amant d'Hortense.*

HORTENSE, *Fille de M. de Norville.*

FORLIS, *Ami de Dorci fils.*

CÉLIMENE.

BÉLISE.

FATMÉ.

CALLIDÈS.

MERLIN, *sous le nom d'*ULTRAMONTIS, *Secrétaire de Forlis.*

L'Abbé DURCET.

VERSAC.

BROUSSIN, *Personnage sourd, espece d'imbécille, qui n'en est pas moins un Bel-esprit.*

FINETTE, *Femme de chambre de Madame de Norville.*

*La Scene est à Paris, dans la Maison de M. de Norville.*

# MERLIN BEL-ESPRIT,

## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

FORLIS, ULTRAMONTIS.

ULTRAMONTIS.

Eh! oui, Monsieur; chéri, vanté, plein de renom,
Digne de l'enchanteur dont il porte le nom,
Merlin vous attendoit avec impatience.

FORLIS, *regardant s'ils sont seuls.*

Plus bas: tout s'est donc bien passé dans mon absence?

ULTRAMONTIS.

Par-delà notre eſpoir. Le Comte Ultramontis,
Car, c'eſt de votre aveu ce nom-là que j'ai pris,
Eſt un aigle!... ou cru tel : la fille m'eſt promiſe,
Le pere eſt ſtupéfait, & la mere eſt conquiſe.
Nuls ſoupçons, & comment en auroit-on ici?
Je n'ai jamais paru que ſous cet habit-ci,
Avec les vêtemens, comme les airs d'un maître,
Et pas une ame enfin ne pouvoit m'y connoître.
Je n'y venois jamais......

FORLIS.

Et Dorci?

ULTRAMONTIS.

Furieux!
Il n'imagine pas que votre art, dans ces lieux,
Lui ſuſcite un rival, pour écarter les autres.

FORLIS.

Conviens donc qu'il eſt peu de ſoins comme les nôtres.
Ne lui dis rien, au moins, & ris de ſon courroux.
Sans le vouloir, ſa joie agiroit contre nous,
Il m'a toujours aimé, ſon bonheur m'intéreſſe:
Je le ſers par juſtice, autant que par tendreſſe,
Et de pareils motifs doivent faire excuſer

La ruſe dont ici je n'ai pas craint d'uſer.
Courage! en ſupplantant auprès de la Norville,
Tous ces originaux, dont elle prend le ſtyle,
Fais-lui voir à quel point elle peut s'égarer,
Puiſque toi-même enfin t'en es fait admirer!

ULTRAMONTIS.

Eh mais! écoutez donc, j'en vaux aſſez la peine,
Et ſuis fort étonné que cela vous ſurprenne.
Si vous me traitez bien, je mérite encor mieux:
J'exerce tous les dons que j'ai reçus des Cieux:
Non pas comme valet, (j'ai craint la ſervitude)
Mais en garçon d'eſprit, trompant par habitude,
Par attrait, ſi l'on veut; je connois bien mes gens,
Et j'ai choiſi les ſots, pour vivre à leurs dépens.
Ah! diable, c'eſt un fonds qui jamais ne s'épuiſe.
L'intrigue eſt mon état, la gaîté, ma deviſe,
Le caprice, ma loi: je reſte où je me plais;
Je pars quand on m'ennuie, & ne dépends jamais.
Très-aiſé dans mes mœurs, je tiens fort de ma mere.
Quant à l'incognito que ſut garder mon pere,
Je n'y pénétre pas: par eux abandonné,
J'eus recours aux talens. Dans Naple, où je ſuis né,
J'appris force latin, ſous un fourbe à tonſure,
Profeſſant la débauche & la littérature.

Puis, m'exerçant après à duper les époux,
J'esquivai lestement la dague des jaloux,
Et, dans Madrid enfin, mon adresse importune
Me fit, plus de vingt fois, rosser au clair de lune.
Pendant les nuits, Monsieur, le manteau sur le nez,
Poussant de longs soupirs presque passionnés,
J'escortois jusqu'au jour l'indiscrette guitare,
Et l'amour malheureux, qui n'est jamais avare.
Nul autre dans l'Espagne, & mille en feront foi,
N'escalade les murs aussi vîte que moi,
Ne glisse mieux billets dans une jalousie.
J'ai le pied bon, l'œil preste, & la main aguerrie.
Je danse, chante & bois; j'irois même au-delà,
Et crierois au besoin dans un chœur d'opéra.

FORLIS.

Oh! tu feras du bruit....&....

ULTRAMONTIS.

Quant au littéraire,
Vous savez, Dieu merci, ce que nous savons faire.
Et nos pédans, morbleu! n'ont qu'à bien se tenir.
La piece, que contre eux vous m'avez vu finir,
On la jouera ce soir....

FORLIS.

Bon!

ULTRAMONTIS.

Sans nulle remiſe.
Trois étoiles pour titre ! hem ! la ruſe eſt exquiſe.
Je me cache, & pour cauſe. Entre nous, c'eſt pourtant
Une farce, d'un ton ! . . . qu'un autre en faſſe autant.
Je vous dirai bien plus ; j'ai, dans mon répertoire,
Un chef-d'œuvre tragique & fort lacrymatoire,
Que jouerent jadis des Acteurs Catalans,
Et qu'on ſiffla, malgré des endroits excellens !

FORLIS.

Un chef-d'œuvre ſifflé !

ULTRAMONTIS.

Mais, oui. . . . je ſuis modeſte.

FORLIS.

Eh ! tant mieux ! l'incident ſurpaſſe encor le reſte.
Moi, je veux qu'à tout rompre on l'applaudiſſe ici ;
Et l'honoraire croît, quand l'œuvre a réuſſi.

ULTRAMONTIS.

Dites, l'honneur. Sachez que pendant votre abſence,
J'ai fait un code, moi, chef-d'œuvre de démence,
Un grimoire infernal, où je n'entendois rien,

Et qu'en dépit de tout, ils ont trouvé fort bien!
Callidès le premier .... dans ſon ardeur frivole,
Madame de Norville avec eux en raffole.
Je ne vous trompe point; le code percera,
Et vous verrez, Monſieur, qu'on vous en parlera.

(*Après un moment de réflexion.*)

Ce Callidès eſt drôle! il me ſuit à la piſte,
Le tout, pour me prouver qu'au fond je ſuis fort triſte.
J'ai beau lui rire au nez, n'importe; il me ſoutient
Qu'en ſecret je languis, & qu'un mal ſourd me tient.

FORLIS.

A propos, ſais-tu bien qu'il a daigné m'écrire?
À ſon retour, dit-il, il conſent à m'inſtruire
De tout ce que j'ignore.... & ſi c'eſt ſon projet,
Il court riſque, entre nous, de n'avoir jamais fait.
Je l'attends. Il s'eſt pris à ma candeur crédule.
Ma vénération, qui va juſqu'au ſcrupule,
Le diſpoſe à me croire, & tout n'en va que mieux.
Je les étonne tous par mon reſpect pour eux!
Toi, ménage toujours Madame de Norville;
Sois empreſſé, galant, change à propos de ſtyle.
Je feindrai t'avoir vu dans des cercles brillans,
Où l'on t'aura nommé le phœnix des talens.

Tu vois, tant qu'elle annonce en toi l'époux d'Hortenſe,
Les rivaux ſont craintifs; adieu la concurrence.
Leur découragement eſt le fruit de tes ſoins,
Et l'on pourroit, parbleu, s'enorgueillir à moins.
Callidès juſqu'ici n'a parlé pour perſonne.
Tu tiens tout en ſuſpens, & notre affaire eſt bonne;
Car, Hortenſe accordée, & je l'eſpere ainſi,
Ton cœur eſt ſatisfait, & la cede à Dorci.

ULTRAMONTIS.

Quand la fille eſt jolie, & pourroit être nôtre,
La mitonner ainſi, pour le plaiſir d'un autre,
C'eſt un peu dur, au moins.

FORLIS.

Point de réflexion.
Tâche de réſiſter à la tentation.
Madame de Norville approche, ce me ſemble;
Viens, il faut éviter qu'elle nous voie enſemble.
De ſecrets entretiens pourroient nous déceler,
Et ce n'eſt qu'en public qu'il faudra nous parler.

(*Ils ſortent ſans être vus.*)

## SCENE II.

Me. DE NORVILLE *un livre à la main, & lisant.*

On n'y tient pas; on meurt, par-tout on s'extasie:
Les François, à la fin, ont une Poésie!
C'est un secret nouveau; je crois cela prouvé:
Racine le cherchoit, & Bardus l'a trouvé.

## SCENE III.

M. DE NORVILLE, Me. DE NORVILLE.

M. DE NORVILLE.

Je respecte en ces lieux vos doctes solitudes,
Et ne prétends gêner vos goûts ni vos études:
Mais, je voudrois qu'au moins, sauf vos autres loisirs,
La prudence veillât au choix de vos plaisirs.
Votre Cour est bruyante encor plus qu'assidue:
La société plaît, & non pas la cohue.
Tous ceux que vous voyez sont-ils bien éprouvés?
Votre œil, assez long-tems, les a-t-il observés?
Dès le premier aspect, ils savent vous séduire,

Vous jugez le dehors ; plus avant il faut lire.
Voulez-vous qu'avec vous je m'ouvre avec candeur ?
Je crains que ces gens-là ne péchent par le cœur.
Des vrais Littérateurs j'eſtime les lumieres,
Je priſe leurs travaux, leurs veilles me ſont cheres ;
En charmant nos chagrins, ils ſont nos bienfaiteurs :
Les bons livres, pour moi, ſont des conſolateurs ;
Mais l'abus de l'eſprit, ſa morgue inſociable,
Eſt de tous les abus le plus inſupportable :
Il bannit la franchiſe & la ſimplicité,
Séche l'ame, la ferme, & détruit la bonté.

Me. DE NORVILLE.

Eh ! que dites-vous donc ? c'eſt par l'ame qu'ils brillent.
De traits d'humanité tous leurs écrits fourmillent.
Ils ont l'heureux talent & le rare ſecret
De ſervir l'univers du fond d'un cabinet.
Que font, après cela, des clameurs peu fondées ?
Ah ! nous touchons, Monſieur, au regne des idées ;
De mille préjugés qui berçoient nos aïeux,
Nos eſprits moins tardifs ſont dégagés par eux.
Nous préſerve le Ciel de voir l'intolérance
Vouloir inquiéter leur noble indépendance !
Qu'ils ſoient libres, chéris, *opulens & fêtés*,
Vous les verrez par-tout ſemant les vérités,

Arriver à la gloire à travers les injures,
Civiliser l'Europe, à force de brochures!
Mais, si de leurs travaux le cours est suspendu,
Tout languit, tout s'arrête, & le monde est perdu.

M. DE NORVILLE, *avec un peu d'humeur.*

Bon! ne voilà-t-il pas de leurs mots emphatiques?
Quoi que puissent conter ces bavards dogmatiques,
Le monde ira sans eux: leurs systêmes, leur goût,
Et leur Prose, & leurs Vers, n'y feront rien du tout.
Et puis, de ces objets croit-on qu'ils s'entretiennent?
Que tout soit renversé, mais que vos soupés tiennent,
C'est leur voeu. Chassez-moi tout cet essaim maudit,
Qui ne nous apprend rien, & qui nous étourdit.
Marions notre fille avec Dorci qui l'aime;
Cet hymen leur convient, il convient à vous-même.
Si j'avois quelque humeur, ces nœuds vont la calmer,
Et ces deux chers enfans, comme ils vont nous aimer!
Bref, laissons vos docteurs & leur petit délire;
L'Europe s'en amuse, & fait fort bien d'en rire.
Revenons au solide; il faut tenir aux siens.
Je crois qu'on n'est heureux qu'à force de liens.
Vos gens les rompent tous; je veux qu'on les resserre.
De leur sublimité nous avons bien à faire!
Il nous faut du bonheur, un esprit droit, sensé,
Et des plaisirs, sur-tout pour un âge avancé.

Me. DE NORVILLE, *d'un ton froid & tranquille.*

Pour les mœurs d'autrefois, vous êtes plein de zele,
Et vous venez d'en faire un tableau très-fidele,
Même assez éloquent.

M. DE NORVILLE.

Hé bien! vîte, un aveu.

Me. DE NORVILLE.

Un moment, s'il vous plaît. Comme vous prenez feu!
Quoi, sans nul examen, faut-il qu'on se décide?

M. DE NORVILLE.

L'examen est de trop, lorsque le cœur nous guide.

Me. DE NORVILLE.

Il faut, avant d'agir, penser très-mûrement.

M. DE NORVILLE.

Il faut, sans y penser, agir par sentiment.

(*Callidès entre, & reste un moment au fond du Théâtre.*)

## SCENE IV.

### CALLIDÈS, M. & Me. DE NORVILLE.

CALLIDÈS *approchant.*

LE ſentiment!.. mon ame à ce mot ſe réveille.
Il eſt ſi cher au cœur, & ſi doux à l'oreille!
Liberté, confiance! ô commerce enchanteur!
Ce qu'il ôte à l'ivreſſe, il l'ajoute au bonheur.

M. DE NORVILLE *à ſa femme.*

Je n'y ſaurois tenir; ce jargon-là m'ennuie.

(*haut.*)

Je vous quitte, & vous laiſſe en bonne compagnie.
Monſieur m'excuſera; je l'écouterois bien,
Mais ſans fruit.... ſon eſprit eſt trop fort pour le mien.

## SCENE V.

Me. DE NORVILLE, CALLIDÈS.

CALLIDÈS.

VOTRE texte, à coup sûr, étoit l'hymen d'Hortense ;
Il voudroit que Dorci fît pencher la balance ;
Le bonhomme est borné. Mais, sans vouloir l'aigrir,
C'est au meilleur avis qu'il faut savoir tenir.
Je pense que Versac....

Me. DE NORVILLE.

Callidès, c'est qu'un sage
Est aussi pour ma fille un trop grand personnage.
Ultramontis, plus gai, vif, aimable, charmant,
A l'érudition joint encor l'agrément.
Versac est taciturne.

CALLIDÈS.

Une tête inventive
Veut du recueillement ; elle en est plus active....
Il seroit au besoin fort galant.

Me. DE NORVILLE.

Je le crois.

CALLIDÈS.

Il a, dans les journaux, mis des vers autrefois.
Hortenſe, j'en ſuis sûr, chérira ſon empire;
Croyez qu'il lui dira ... tout ce qu'il faudra dire.

Me. DE NORVILLE *en ſouriant.*

Et le Comte, encor mieux.

CALLIDÈS.

Souffrez.... *

Me. DE NORVILLE.

Eh! le voici.

## SCENE VI.

LES MÊMES, ULTRAMONTIS.

ULTRAMONTIS. (*a*)

Ah! Madame, c'eſt vous que je cherchois ici.
Fouillant dans les papiers, dont le tas m'environne,
J'ai trouvé cet eſſai de Romance Laponne.

---

* Tout ce rôle doit être joué gaiement, follement même, avec *du mordant* dans la plaiſanterie, & quelquefois même une certaine *charge comique*, pourvu que ce ne ſoit pas celle d'un Valet. Un Acteur bouffon tueroit le perſonnage.

J'accours vous l'apporter; faisant tout à l'envers,
L'amour de Laponie en a dicté les vers.
Mais moi, pour faire nargue à votre chromatique,
J'ai rattrapé l'accent de la *douleur antique ;*
C'est sur ce mode-là que je veux la chanter.

Me. DE NORVILLE.

Vous savez la musique ?

ULTRAMONTIS.

Oh ! non, sans me vanter,
Ma tête eut jusqu'ici bien autre chose à faire.
Je hais ses élémens, leur long préliminaire,
Et vous m'entendriez, raisonneur ennuyeux,
En parler bien plus mal, si je la savois mieux.
La note est mon fléau.... loin de moi le technique;
Je m'attache au moral : aussi j'y suis unique !..
Et, malgré trois docteurs qui me l'ont défendu,
Mon malheureux esprit s'y jette à corps perdu.

Me. DE NORVILLE.

Quel feu ! quelle gaîté !

CALLIDÈS, *avec poids & gravité.*

Je n'en suis pas la dupe.

ULTRAMONTIS.

Oui, vraiment, j'oubliois qu'un grand chagrin m'occupe.

Me. DE NORVILLE.

Hâtons-nous ; ce morceau rare, & fait pour tenter,
Avec ma fille & vous, je veux l'exécuter.

ULTRAMONTIS.

Volontiers; mais avant, mon indiſcrette audace,
D'un moment d'entretien ſollicite la grace.
Dans cette Cour, qu'ici vous ſavez captiver,
Juſques à vous, jamais on ne peut arriver.

(*A Callidès.*)

Permettez-vous ?

CALLIDÈS *avec ironie.*

Je vais m'éloigner par prudence,
Et laiſſer un champ libre à votre confidence.

(*Callidès s'éloigne avec un air d'humeur.*)

SCENE

## SCENE VII.

### Me. DE NORVILLE, ULTRAMONTIS.

ULTRAMONTIS.

Je le soupçonne d'être un tant soit peu jaloux ;
Il voit de mauvais œil que je reste avec vous.
Les grands hommes du jour sont sujets à l'envie ;
Moi, je suis au-dessus.... au fond l'on s'apprécie,
On sent ce que l'on vaut ; & votre choix, d'ailleurs,
Lui seul me soutiendroit contre mes agresseurs.
Celui-ci, n'est-ce pas, fort tenté de me nuire,
Près de vous, en ami, voudroit bien me détruire,
Me supplanter un peu, sur-tout, vous détacher
Du projet d'un hymen, qu'il espere empêcher ?

Me. DE NORVILLE.

Point du tout ; Callidès, je crois, vous rend justice,
Et son intention....

ULTRAMONTIS *très-gaîment.*

Dégénére en malice.
Je le révére, moi ; mais c'est, dans tous les cas,
Un Docteur très-rusé : ne vous y fiez pas.

Aimable, raviſſante, & dans votre bel âge,
( Car on n'eſt qu'un enfant, avec un tel viſage)
Il vous faut des amis inſtruits, mais pleins de goût,
Qui, ne peſant ſur rien, prennent la fleur de tout.
Les gens d'un certain ordre ont un certain uſage;
Et puis .... fuir le chagrin, me ſemble un point fort ſage.
Moi, je ſais, à peu près, tout ce qu'on peut ſavoir;
Mais, par fois, je deſcends, & ne crois point décheoir.
D'Hortenſe époux futur, je retiens, par avance,
De vos amuſemens la joyeuſe intendance;
Votre maiſon ſera le rendez-vous des jeux:
Jouir eſt le grand art; c'eſt celui des heureux,
Le mien, le vôtre; en vain la raiſon ſe récrie.
A quoi bon un pédant qui toujours contrarie?
Repoſez-vous ſur moi du ſoin de la bannir.
Oui, dès que votre main aura ſu nous unir,
Je veux que votre eſprit, ſa grace irréguliere,
Chez vous faſſent confondre & la fille & la mere.
Attraits un peu formés, ou bien attraits naiſſans,
Sont même choſe au fait, c'eſt toujours le printems;
Et Paris va connoître, en ſa double fortune,
Une Minerve, au moins, & deux Vénus pour une.
La perſpective eſt douce, & ne peut effrayer.

Me. DE NORVILLE, *en minaudant.*

Le moyen, dites-moi, de vous contrarier?

Mon humeur, près de vous, n'eſt pas reconnoiſſable;
Vous me flattez, j'écoute, & j'en ſuis plus aimable.
Oui, je vous laiſſerai le maître abſolument,
De marier chez moi l'étude & l'enjouement.

ULTRAMONTIS.

Ah! çà, que Callidès, avec ſa mine auſtere,
N'aille pas déranger ce que nous voulons faire,
Chicaner nos projets.

Me. DE NORVILLE.

Non, non, ne craignez rien.

(*En ſouriant.*)

L'une des deux Vénus vous ménage un ſoutien.

ULTRAMONTIS.

Il faut encor, je crois, ménager....

Me. DE NORVILLE.

Qui?

ULTRAMONTIS.

Bathile.

Il eſt ſans frein, ſans mœurs, mais il aura du ſtile.

Me. DE NORVILLE.

Il eſt ſi confiant, & ſi préſomptueux!

ULTRAMONTIS.

De quoi vous plaignez-vous ? eh, Madame, tant mieux !
Le public, aſſez dupe en diſpenſant la gloire,
Ne croît vraiment qu'à ceux qui s'en ſont fait accroire.
Et puis, un peu d'orgueil, mobile des vertus,
Eſt d'obligation, d'après nos inſtituts.
J'en uſe avec ſuccès au profit de la ſecte ;
Nous ſommes inſolens, afin qu'on nous reſpecte.
Regardez Dorilas & ſon air de dédain !
Où donc en ſeroit-il, s'il n'eût pas été vain ?
Je ſuis dans le ſecret ; lui-même il ſe mépriſe.
Mais on peut (en payant) l'employer dans la criſe ;
Il écrit tant qu'on veut, pour ou contre, & très-bien ;
Supérieur à tout, il ne répugne à rien.
Que faire ? S'il perſiſte à nous vendre ſa plume,
Eſt-il juſte qu'en vain pour nous il ſe conſume ? . . .
Oh ! non : ſans être ému, je ne peux y penſer,
Et c'eſt un bon valet qu'il faut récompenſer.

Me. DE NORVILLE.

Nous verrons ; mais cédez à mon impatience ;
Il me tarde, entre nous, de ſavoir la Romance.

ULTRAMONTIS.

Ah ! le genre lapon a pour vous de l'attrait ?

(*En riant & lui donnant la main.*)

Vous avez tous les goûts, & c'eſt ma foi bien fait.
N'excluons jamais rien; c'eſt être auſſi trop dupe.
Aujourd'hui l'on amuſe, & demain l'on occupe.
Savans, ou turlupins, tout me va, tout eſt bon;
En changeant de folie, on a toujours raiſon.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

DORCI, HORTENSE, FINETTE.

DORCI.

( *A Hortenſe.* ) ( *A Finette.* )

UN mot...un ſeul inſtant...retiens-la....Belle Hortenſe;
C'eſt trop me condamner à fuir votre préſence.

HORTENSE.

Quoi! Dorci, vous oſez vous montrer en ces lieux?

FINETTE.

Eh! que n'oſe-t-on pas quand on eſt amoureux?
Quoi! n'a-t-il pas pour lui, ſon amour & ſon âge,
Votre pere & Finette?

HORTENSE.

Allons, tu n'es pas ſage.

( *à Dorci.* )

Ma mere me défend de vous parler jamais.

DORCI.

Eh! que répondez-vous à cela?

HORTENSE.

Je me tais.

DORCI.

Ce ſilence....

FINETTE.

Eſt prudent.

(*A Dorci.*)

Oh! je l'ai bien conduite.

Vous avez deux rivaux à préſent.

DORCI.

Parle vîte.

Quel eſt l'autre?

HORTENSE.

Verſac.

DORCI.

Quoi! ce triſte rêveur?..

FINETTE.

Rêve à vous ſupplanter.

HORTENSE.

Il en veut à mon cœur.

FINETTE.

Oui, vraiment, il leur faut des femmes agréables,
A ces maudits lettrés, plus malins que des diables!
Je ne les peux souffrir; je suis bien moins que vous,
Mais je ne voudrois pas d'un savant pour époux:
Eux, toujours eux, puis rien. Malgré leur excellence,
J'aime mieux rester fille avec mon ignorance;
Je sais.... ce que je sais, & cela me suffit:
On peut rire & jaser, sans avoir tant d'esprit.

DORCI.

Finette a bien raison, tant d'esprit nuit à l'ame;
C'est la vôtre aujourd'hui que mon amour réclame.
Promettez-moi de fuir ces horribles liens,
Qui, faisant vos malheurs, mettroient le comble aux miens.

HORTENSE.

Oui, je vous le promets....

FINETTE.

Moi, je le certifie.

HORTENSE.

L'amour est courageux, quand tout le justifie.
Dorci, je ne sais rien; mais, fidele à l'honneur,
Pour ne pas m'égarer, j'ai consulté mon cœur.
Oui, ses impressions sont les seules que j'aime;

L'attrait d'une ame tendre eſt plus sûr qu'un ſyſtême.
Tenez, je crois ſentir cette vérité-là.

*(Mettant la main ſur ſon cœur.)*

A-t-on beſoin d'un guide ? . . . il faut le chercher là.
Il s'en échappe un cri, vainqueur de l'impoſture,
Et nos devoirs y ſont écrits par la nature.
Le plus vrai, le plus doux, cher Dorci, c'eſt d'aimer
L'objet que cent vertus nous ont fait eſtimer;
De lui garder ſa foi, d'adorer ſon image,
Et, s'il eſt malheureux, de l'aimer davantage.

DORCI, *au comble de la joie.*

Je craignois, je tremblois; ce mot m'a raſſuré:
Vous rendez à la vie un cœur déſeſpéré.

HORTENSE, *croyant entendre quelque bruit.*

Finette ?

FINETTE.

Eh! oui, je vois ce qui vous a troublée.
De nos ſavans, voici la ſalle d'aſſemblée.
Ils pourroient. . . .

DORCI.

Les cruels! ils ignorent le prix
Des momens enchanteurs que l'amour a ſurpris.

HORTENSE.

D'un désordre... qui plaît.

DORCI.

D'un ſoupir qui s'échappe.

FINETTE.

D'un regard qu'on devine, ou d'un mot qu'on attrape.
Paix !... j'imagine bien qu'ils ignorent auſſi
Que par-tout on les hait, & que l'on s'aime ici.
Ne nous trahiſſons pas.... Ciel! je crois les entendre!
Non.... c'eſt Forlis...

HORTENSE.

Dorci, s'il alloit nous ſurprendre?
Il vient ; adieu.

FINETTE *à Dorci.*

Bon-jour.

DORCI.

Reſtez. Pourquoi le fuir ?

HORTENSE.

S'il nous voyoit enſemble, il iroit nous trahir.

FINETTE *à Dorci.*

Vos amis ſont diſcrets.

*( Elles ſortent. )*

## SCENE II.

### FORLIS, DORCI.

FORLIS.

N'ÉTOIT-CE pas Hortenſe?

DORCI, *plein de trouble & d'agitation.*

Cruel!.. elle ne peut ſouffrir votre préſence.
Nous, Forlis, nous, liés dès nos plus jeunes ans,
Pouvons-nous bien avoir des goûts ſi différens?
Je ne reconnois plus vos mœurs, votre droiture,
Cet eſprit ſimple & juſte, ami de la nature.
A mes perſécuteurs vous vous êtes livré;
Par leurs principes faux, ils vous ont égaré.
Cependant aujourd'hui je me vois leur victime.

FORLIS, *dans le plus grand calme.* (a)

Vas, crois que ma conduite eſt ſage & légitime.
Un tems, j'ai craint pour toi leur animoſité.

DORCI.

Moi, Forlis, je la brave, & ſuis pour l'équité.

FORLIS *d'un ton ironique.*

Ils ont pourtant chez eux....

---

(a) Cette oppoſition bien marquée de la part des Acteurs, doublera l'effet de la Scene.

DORCI, *avec impatience.*

Voyons, nomme, propoſe
Six de ces Meſſieurs-là, qui vaillent quelque choſe.
Eſt-ce un Monſieur Brouſſin, perſonnage important,
Arbitre ſouverain, qui ne voit, ni n'entend?
Vas, vas, ils ont chez eux (je connois leur fineſſe)
Des tartuffes de goût, ainſi que de ſageſſe.
Voilà, pour te charmer, des titres fort touchans!
Moi, je fais grace aux ſots, mais non pas aux méchans;
Et l'on ſait s'ils le ſont! ... Egoïſtes ſuprêmes,
Leur Dieu, c'eſt l'intérêt; ils n'aiment rien qu'eux-mêmes.
Quelque prix qu'il en coûte, ils veulent dominer,
Attirent pour corrompre, & prônent pour régner.
Leur trafic effronté de louange ou de blâme,
De tout tems, j'en conviens, a révolté mon ame;
Douce, ſenſible & franche, elle ne peut ſouffrir
Qu'on veuille la tromper, la contraindre, ou l'aigrir.
Dans la ſociété, je vois avec colere
Ou le mal qu'ils ont fait, ou le mal qu'ils vont faire.
Leur ſeul mérite eſt l'art d'écarter, à deſſein,
Tout juge impartial, tout eſprit droit & ſain,
Pour exalter un fat qui les voit, les encenſe,
Et fait, incognito, grand honneur à la France;
Un Comte Ultramontis, que je démaſquerai ....
Je ferai mieux encor, car je l'éconduirai.

FORLIS, *avec sang-froid.*

Calme-toi ; si tu n'as que ce rival à craindre,
Je n'imagine pas que tu sois fort à plaindre.

DORCI.

Madame de Norville en est folle.

FORLIS.

Tant mieux !

DORCI.

Hé bien ! moi, j'en suis las ; il choque ici mes yeux.

FORLIS.

Je te jure pourtant qu'il te sert à merveille.
Sois tranquille, je sais ce que je te conseille.

DORCI.

Tranquille ? eh ! oui, tranquille ! A propos, d'aujourd'hui
Mon pere est arrivé.

FORLIS *toujours posément.*

Tu vois, c'est un appui.

DORCI.

Il parlera du moins.

FORLIS.

Il sait braver l'orage.

DORCI, *d'un air triomphant.*

Il vient décidément presser mon mariage ;
Je compte là-dessus....

FORLIS.

Vas, il n'y pourra rien.
Je n'y sais qu'un secret, mon cher, & c'est le mien.

( *Tirant sa montre.* )

Voyons ; mon heure approche. On entre ; c'est Norville.

DORCI.

Et mon pere avec lui....

FORLIS.

L'entretien est utile.

( *A part, en sortant.* )

Je vous laisse ; & vais lire avec sécurité
Un Drame.... trop mauvais, pour n'être pas goûté.

## SCENE III.

M. DE NORVILLE, DORCI pere, DORCI fils.

DORCI pere, *en embrassant son fils.*

AH ! te voilà ? bon jour. D'où vient cet air timide?

DORCI fils.

Je crains ....

DORCI pere, *avec une brusquerie gaie.*

C'est fort mal fait ; il faut être intrépide.

(*A Norville, en riant.*) (*A son fils.*)

Vois, cet étourdi-là... pas mal tourné ?... Crois-moi,
Vas penser à ta Belle ; on va parler pour toi.

## SCENE IV.

DORCI pere, M. DE NORVILLE.

DORCI. (*a*)

J'AI jeté l'ancre; allons, mes courses sont finies;
J'ai visité nos ports, j'ai vu nos colonies,
Et je touche au repos que je m'étois promis.
Il est si consolant de revoir ses amis!
Elle date de loin notre amitié.... Norville,
Il faut la resserrer, & rien n'est plus facile.
Nous avons, tu le sais, deux amans à pourvoir.
Ton Hortense & mon fils, n'ont encor que l'espoir.
Il est tems qu'en effet leur bonheur s'accomplisse:
L'amour les assortit, que l'hymen les unisse.
Un tel engagement ne peut être qu'heureux:
Il est devoir pour nous, s'il est plaisir pour eux.

---

(*a*) Le bon sens, la franchise, une gaîté piquante, à force d'être naturelle, un peu de rudesse, que la sensibilité tempere, & jamais de grossiéreté; tels doivent être pour le jeu les caracteres de ce rôle, le contraste le plus heureux que j'aie pu donner aux pédans maniérés, froids ou impertinens que j'introduis dans cet ouvrage.

NORVILLE.

NORVILLE.

A cet engagement je veux être fidele,
Et ton impatience eſt aſſez naturelle.
Mais, depuis ton départ, tout a changé de ton;
Et tiens, je ne ſuis pas maître dans ma maiſon.
Ma femme, que tu vis douce, aimable, enjouée,
N'eſt plus qu'une pédante, aux chimeres vouée;
Dogmatiſant ſur tout, jargonnant ſur les arts,
Et m'ennuyant, Dieu ſait, dans ſes doctes écarts!
Elle eſt folle aujourd'hui de certains perſonnages
Qui l'ont enſorcelée avec leurs griffonnages.
Tout l'eſprit de la France eſt ici raſſemblé;
Elle a toujours bien dit, avant d'avoir parlé;
Et, lorſque ſa raiſon a l'air de s'en défendre,
C'eſt par ſa vanité qu'ils ont l'art de la prendre.
On érige en miracle un billet qu'elle écrit:
Les bourreaux m'ont gâté ſon cœur & ſon eſprit.

DORCI.

Tout cela ne fait pas qu'en ſon impatience,
Mon fils, tout bonnement, n'aime & n'épouſe Hortenſe.

NORVILLE.

Votre fils eſt aimable, il eſt rempli d'honneur;
Mais, malheureuſement, il n'eſt point un penſeur.

DORCI.

Parbleu, je voudrois bien qu'il s'avisât de l'être!
Il ne s'y jouera pas; il ſait trop me connoître:
Je ne l'ai point inſtruit à penſer plus que moi.
Qu'il ſerve ſon pays, ſe batte pour ſon Roi;
Qu'il ſoit loyal, humain, s'exprime avec ſon ame;
Qu'il aime ſes amis, ſes devoirs & ſa femme....
Voilà les ſentimens qu'on lui ſut inſpirer;
Et Dorci les aura, j'ai lieu de l'eſpérer.
Mon éducation fut un peu négligée;
La ſienne eſt plus brillante, & fut mieux dirigée.
Avec de la franchiſe, on n'a beſoin de rien:
C'eſt mon ſyſtême, à moi; mais la grace ſied bien.
Il en a, j'en conviens; ta fille en eſt chérie,
Et je ſuis le valet de la Philoſophie.
Elle a beau m'étaler ſes auguſtes appas;
L'amour eſt ſon ancien, il doit avoir le pas.
Uſe d'autorité.

NORVILLE.

Quel conte! Avec ce ſtyle,
Contre moi je mettrois & la Cour & la ville.
Ma femme tient à tout.

DORCI.

Oh! comme il lui plaira;

Mais, puifque tu confens, mon fils épouſera.
Il eſt tems qu'à mon tour j'exige quelque choſe.

NORVILLE.

Encore un coup, fur moi que ton cœur fe repoſe;
La modération eſt l'art qui m'appartient.
La violence aigrit, & la douceur obtient.

DORCI.

Bah! à ta place, moi, j'enverrois tout au diable,
Ma femme & ſes docteurs.

NORVILLE.

Parti fort raiſonnable!

DORCI.

La modération n'eſt point de mon reſſort:
Qui s'emporte a raiſon, & la foibleſſe a tort.
( *On entend des applaudiſſemens derriere le Théâtre.* )
Quel eſt donc ce train-là? le plaiſant tintamarre!

NORVILLE.

Je ne ſuis pas ſurpris qu'il t'ait paru bizarre.

( *Les applaudiſſemens recommencent.* )

DORCI.

Il redouble!

NORVILLE *à part.*

Ah! vraiment, l'ouvrage a réuſſi.



INST. OXFORD

DORCI.

L'ouvrage!... Encore un coup, qu'eſt-ce donc que ceci?
Sommes-nous chez des fous, ou ſuis-je chez Norville?

NORVILLE.

Chez des fous.

DORCI.

Ton humeur eſt auſſi trop facile.

NORVILLE.

C'eſt une tragédie.

DORCI.

Après?

NORVILLE.

Qu'on applaudit.

DORCI.

Quoi! l'on joue à cette heure?

NORVILLE.

Eh! non pas; mais on lit.

DORCI, *riant avec éclat.*

Tu ne plaiſantes pas? La burleſque aventure!
Oh! c'eſt être endiablé de la littérature.

NORVILLE.

Que veux-tu ? c'eſt, dit-on, un chef-d'œuvre divin,
Que l'on ne peut, mon cher, admirer trop matin.
Rêvant à tout cela, ſi j'en crois l'apparence,
Ma femme, cette nuit, ſe récrioit d'avance ;
Elle battoit des mains !....

DORCI.

Cette nuit ! tout de bon ?
Et tu ne voudras pas la mettre à la raiſon ?
D'un ſommeil ſi bruyant prévenir la tempête,
Et l'apprendre à rêver, ſans te rompre la tête ?
Le bel-eſprit eſt certe un étrange tourment !
Corbleu ! c'eſt bien le moins qu'on ſoit bête en dormant.

NORVILLE.

Le bruit ceſſe.

DORCI.

Tant mieux.

NORVILLE.

La lecture eſt finie.

DORCI.

Peſte ſoit du lecteur & de ſon beau génie !

## SCENE V.

LES MÊMES, FINETTE.

FINETTE.

Ah ! Monſieur, je me meurs !

DORCI.

De quoi donc ?

FINETTE.

C'eſt d'ennui !

NORVILLE.

C'étoit le mal d'hier.

FINETTE.

C'eſt le mal d'aujourd'hui.
Je me ſuis attachée au trou de la ſerrure,
Pour tâcher d'attraper ma part de la lecture.
L'Auteur, comme un démon qu'on vient de conjurer,
Dans l'endroit le plus tendre, avoit l'air de jurer,
Et puis rouloit des yeux ! . . . Quant à la Tragédie,
Jamais on ne brocha pareille rapſodie.
C'eſt un vilain corſaire, amoureux comme un fou
D'un minois Africain, tombé je ne ſais d'où.

Un grand flandrin de Prince arrive à la traverse ;
Quand il voit son rival, il tombe à la renverse :
On le releve, il pleure .... & très-heureusement,
Le corsaire intéresse un peu plus que l'amant;
C'est-là le coup de maître ... Après viennent les crimes.
Des spectres voltigeans sur le bord des abîmes ;
Une Dame voilée, une autre .... & cætera.
Mon Dieu ! les sottes gens que tous ces héros-là !
N'importe ; on s'extasie, & le délire entraîne.
Bélise & Célimene en auront la migraine.
» Moi, dit l'une, j'ai cru périr au dénouement !
» Oh ! l'admirable horreur, dit l'autre en grasseyant.
» Que l'on plaint ce tyran étouffé dans la foule !
» Ce bûcher de la fin, fait venir chair de poule !
» On n'entend rien au nœud, tant il est bien formé !
» Le cinquieme acte étonne ... ah ! comme il est rimé ! »

NORVILLE.

Finette, c'est assez.

DORCI.

Non pas, laisse-la dire.

FINETTE.

J'ai tant bâillé, Monsieur, qu'il m'est permis de rire.

DORCI.

Dis, est-elle à ta femme ?

NORVILLE.

Oui.

DORCI.

J'aime ſon minois.
Et comment donc ſur elle a pu tomber le choix
De ton illuſtre épouſe ?

NORVILLE.

En tout, ſon eſprit brille ;
Elle flatte la mere, & ne ſert que la fille.

DORCI.

Une telle conduite eſt pleine de bon ſens.
Elle juge à merveille, & peint très-bien ſes gens.
Pour ce double mérite, il faut que je l'embraſſe.

FINETTE.

Moi ?

DORCI.

Toi. Je ne ſuis point un lecteur à la glace,
Mais un brave marin, ardent & réſolu,
Qui ne démâre point de ce qu'il a voulu.

FINETTE.

Monſieur eſt dans le vrai.

DORCI.

Mais, oui, j'ai des principes.

FINETTE.

Oh! cela ſaute aux yeux....

(*Dorci embraſſe Finette malgré elle.*)

NORVILLE *en riant.*

Comme tu t'émancipes!
Chut. La docte cohue approche de ces lieux.

DORCI, *ramaſſant ſon chapeau qu'il a laiſſé tomber en embraſſant Finette.*

Et moi, très-bruſquement, je te fais mes adieux.

## SCENE VI.

Me. DE NORVILLE, CÉLIMENE, BÉLISE, CALLIDÈS, BROUSSIN, l'abbé DURCET, VERSAC, FATMÉ, FORLIS.

(*Broussin s'assied seul, appuyé sur sa canne.*)

(*Versac réfléchit profondément, & écrit de tems en tems sur un manuscrit assez volumineux.*)

Me. DE NORVILLE *regardant Forlis.*

C'EST un vrai phénomene! il faut qu'il aille aux nues.

BÉLISE.

Que de sensations .... jusqu'alors inconnues!

FATMÉ, *en grasseyant.*

Une touche si fine!

Me. DE NORVILLE.

Un faire si moëlleux!

CÉLIMENE.

L'ensemble!

BÉLISE.

Les détails!

Me. DE NORVILLE.

Le ſtyle merveilleux !
Avez-vous remarqué ces nuances légeres,
Et l'art approfondi dans ſes moindres myſteres ?
Juſqu'à ce Roi cruel, tout à ſu m'attendrir.

FATMÉ, *en graſſeyant.*

Tenez, j'ai le cœur gros de l'avoir vu mourir.

Me. DE NORVILLE, *criant très-haut à l'oreille de Brouſſin.*

Que dites-vous, Monſieur, de cette Tragédie ?

BROUSSIN, *ſe levant comme pour ſortir, & frappant le plancher avec ſa canne.*

Dialogue plaiſant ! ... très-bonne Comédie !

FORLIS *étonné.*

Hem ! ...

Me. DE NORVILLE.

Paix donc.

CÉLIMENE.

Il eſt ſourd; n'importe, il s'y connoît.
C'eſt convenu....

Me. DE NORVILLE, *à Durcet & à Broussin.*

Messieurs, du zele, s'il vous plaît ;
Annoncez qu'un chef-d'œuvre est tout prêt à paroître.
Forlis l'aura conçu . . . . mais vous l'aurez fait naître.

DURCET, *à Versac & à Broussin.*

Oui, venez, mes amis, & que Forlis enfin,
Très-obscur aujourd'hui, soit célebre demain.

(*Durcet, Versac & Broussin sortent ensemble.*)

---

## SCENE VII.

LES MÊMES, excepté BROUSSIN, VERSAC & DURCET.

(*Les femmes, dans cette Scene, sont assises.*)

FORLIS.

MESDAMES, à propos, irez-vous voir la piece
Que ce soir on nous donne ?

Me. DE NORVILLE.

Ah ! la belle finesse !

FATMÉ, *en grasseyant.*

Un ouvrage sans titre.

CÉLIMENE.

Eſt-il de Floridor ?

CALLIDÈS.

On le ſoupçonne, au moins.

FORLIS.

Il écrit bien.

CALLIDÈS, *lui faiſant ſigne.*

Encor ?

Me. DE NORVILLE.

Ce Floridor, Monſieur, eſt, dit-on, très-honnête,
Mais c'eſt un homme, au fait, qui n'a rien dans la tête,
Qui, de ſes vieilles mœurs toujours enveloppé,
Vit obſcur, & chez moi n'a point encor ſoupé.

FORLIS.

Ah!...

CÉLIMENE.

Songez un peu plus que vous êtes unique.

FATMÉ.

Ne l'oubliez jamais.

BÉLISE.

Et bravez la critique.

Me. DE NORVILLE.

Le Comte Ultramontis ne l'a point entendu.

FATMÉ, *toujours graſſeyant.*

J'en ſuis toute affligée.

CÉLIMENE.

Il a beaucoup perdu.

CALLIDÈS.

Quel bruit!...

---

## SCENE VIII.

LES MÊMES, ULTRAMONTIS; *il arrive en danſant : tout le monde ſe leve.*

ULTRAMONTIS.

MA foi, je viens avec vous me diſtraire.
J'ai ſur l'Eſprit des Loix fini mon commentaire.
Je me ſens plus léger.

FATMÉ.

Il compoſe en danſant.

ULTRAMONTIS.

Tout bon Napolitain ſaute preſque en naiſſant.
Oh! vous ne voyez rien. J'ai plus d'une reſſource:
Voulez-vous quelque jour que j'arrange une courſe?
J'ai gagné vingt paris; je vais comme le vent,

( *Regardant Callidès.* )

Ce qui n'eſt pas commun, ſur-tout dans un ſavant.
Sur quelque beau courſier de légere encolure,
Barbe, Anglois, Andaloux, il faut voir mon allure,
Et bien fin qui prendra le plus ruſé, je croi,
Fût-il Normand dans l'ame, à broncher avec moi.

Me. DE NORVILLE.

On ne peut trop louer, tout haut je le confeſſe,
Un érudit ſi rare.

FORLIS.

Et de ſi neuve eſpece!

Me. DE NORVILLE.

Qui folâtre & diſſerte, à-la-fois nous fait voir
L'eſprit du cabinet.

ULTRAMONTIS, *en riant.*

Et celui du boudoir.

Me. DE NORVILLE.

Brille par des talens que ſans ceſſe il varie.

FORLIS, *ne pouvant s'empêcher de rire.*

Veut rappeler les mœurs de la Chevalerie.

BÉLISE.

De ſon ſexe a l'ardeur.

CÉLIMENE.

Du nôtre le caquet.

FATMÉ.

Chante comme Amphion.

ULTRAMONTIS.

Et court comme un Jaquet.

Me. DE NORVILLE.

Croiriez-vous qu'en courant il a fait un ouvrage,
Où l'eſprit créateur étonne à chaque page?

ULTRAMONTIS.

(*Bas à Forlis.*) (*Haut, & avec une emphaſe comique.*)
Le Code.... Vieux Solon, pauvre Juſtinien,
Vos plans légiſlatifs ſont détruits par le mien.
Cette main défricha des régions incultes,
Et l'on pourroit noyer tous les Juriſconſultes,

Sans

Sans que leur perte en rien fût nuisible aux mortels.
Je leur donne des loix, j'en attends des autels.

(*Rassemblant les Dames autour de lui.*)

Oui, j'ai fait un corps sain d'un corps foible & malade.
Un village, un royaume, une simple peuplade,
Tout est réglé, conduit par le même ressort.
C'est un ébranlement qui, donné sans effort,
S'accroît... se communique, &, comme... par magie,
Part, fait monter la seve, augmente l'énergie,
Chasse, pousse au dehors les vices clandestins...
Et voilà ce qui fait le bonheur des humains!

(*Il s'essuie le front.*)

CÉLIMENE.

Quel coup d'œil!

ULTRAMONTIS.

Lumineux.

FORLIS.

Sur-tout très-salutaire.

ULTRAMONTIS *à Forlis en le poussant.*

Pour laisser admirer, si vous vouliez vous taire?
Comme si tout-à-coup, & d'un esprit distrait,
On pouvoit embrasser un aussi vaste objet.

(*Tout le cercle rêve, & demeure quelques instans dans la méditation.*)

Me. DE NORVILLE *après avoir rêvé.*

Oh! j'y ſuis; je vous tiens. Chaîne immenſe & ſuivie!

ULTRAMONTIS, *en regardant Callidès.*

J'ai trouvé le point fixe, & dérouté l'envie.
Le monde peut aller . . . . . & s'ils forment des vœux,
Après cet écrit-là, ma foi . . . . tant pis pour eux.

FATMÉ, *à Me. de Norville.*

Je voulois vous quitter; je l'écoute, & je reſte.

BÉLISE.

J'avois deux rendez-vous.

ULTRAMONTIS.

Précis? . . . Je les déteſte,
Et j'y manque toujours.

Me. DE NORVILLE.

Séparons-nous pourtant.

ULTRAMONTIS.

Et moi donc, n'ai-je pas plus d'un ſoin important?
Juſtement, c'eſt le jour de ma correſpondance.

( *A Fatmé.* )

Il étoit tems, vraiment, de ſonger à la danſe?

( *A Madame de Norville.* )

Je vais faire partir mes lettres pour Pékin,
Car le Chinois se forme.

Me. DE NORVILLE.

(*A Callidès.*) (*A Forlis.*)

A ce soir.... A demain.
Pour dîner avec moi, ces étrangers m'attendent.

CALLIDÈS.

On sait que pour vous seule, en France, ils se répandent.

Me. de NORVILLE, *à Callidès.*

Oui, j'espere qu'un jour, grace à votre raison,
L'Europe adoptera les mœurs de ma maison.

( *Ils sortent tous, excepté Callidès & Forlis. Ultramontis suit; accompagne Madame de Norville, & fait des signes à Forlis.* )

## SCENE IX.

### CALLIDÈS, FORLIS.

CALLIDÈS, *ramenant Forlis ſur le devant de la Scene.*

DANS ce moment, Monſieur, une affaire m'appelle.
Mais ici, dans une heure, avec le même zele,
Rendez-vous, s'il vous plaît ; & d'un eſprit remis,
Nous aurons l'entretien que je vous ai promis.

*Fin du ſecond Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

CALLIDÈS *obſervant long-tems Forlis avant de lui parler.* FORLIS, *d'un air ſoumis & reſpectueux.*

CALLIDÈS *avec une ſévérité pédanteſque.*

Vous avez l'eſprit juſte, & cet utile enſemble
Qui joint les fils épars que l'analyſe aſſemble.
Vos crayons ſont précis, & vos traits prononcés;
Vous marchez ſur les pas que nous avons tracés,
Et n'êtes point ſujet aux écarts du génie;
Vous l'avez bien prouvé par votre Tragédie.
Mais le talent n'eſt rien, & la conduite eſt tout.
Il faut vous obſerver ſur vos regles de goût,
Changer d'opinions, fronder les plus admiſes,
Du vieux Littérateur dépouiller les ſottiſes.
Prenez garde, Monſieur, le ſiecle eſt avancé;
Nos aïeux écrivoient, & nous avons penſé.
De certains préjugés il faudra vous défaire.
Voyons; ſur les Auteurs que l'Europe révere,

Eſtimés autrefois, modeles ſoi-diſans,
Dans ces jours de raiſon, quels ſont vos ſentimens ?
Du point d'où vous partez, peſez les convenances,
Meſurez les progrès, & jugez les diſtances.

FORLIS, *avec légéreté.*

En matiere de goût, ſi vous le trouvez bon,
Je juge par l'inſtinct, plus que par la raiſon.
Ce qui me plaît eſt bien, c'eſt ma ſeule réponſe.
Oui, c'eſt toujours, chez moi, le plaiſir qui prononce;
Et la réflexion a ſouvent confirmé
Ce facile abandon d'un eſprit déſarmé.
J'en conviens à ma honte, il ne peut, quoi qu'il faſſe,
Soumettre à l'examen ce qui tient à la grace.
C'eſt ce duvet ſi tendre, à la fleur attaché,
Qu'on ne retrouve plus, ſitôt qu'on l'a touché.
Par exemple, ſi j'oſe accorder un ſuffrage,
Horace me paroît un véritable Sage.
Il ſemble ſe jouer autour du cœur humain;
Il y gliſſe le trait, & fait cacher la main.
Virgile.... Mais ſur eux me taiſant par prudence,
Revenons aux Auteurs qu'a pu juger la France.
Des Poëtes, Corneille eſt, je crois, le premier.
Hors de l'humaine atteinte, il a mis ſon laurier.
Son rival que j'adore, & qu'après lui je nomme,

Sans marcher sur sa trace, est encore un grand homme.
Je ne sais; mais, Monsieur, j'ose estimer Rousseau,
Et je me suis permis quelque goût pour Boileau.
Si je me suis trompé, que mon guide m'éclaire.
Je marche dans la nuit, & j'attends la lumiere.

CALLIDÈS.

Pour vous, dans ce moment, vous me voyez confus.
Tout cela fut jadis; mais tout cela n'est plus.
Corneille & ses héros sont des énergumenes.
Nous avions bien besoin de ses vertus Romaines!
Il n'est rien de plus sot qu'un peuple conquérant,
Et c'est l'objet qu'il peint, en nous l'exagérant.
Il a fait, si l'on veut, des scenes tolérables;
Mais son style a vieilli, ses plans sont misérables:
Et comme, enfin, du style on est sur-tout frappé,
Ariston monte au rang qu'il avoit usurpé.
Vous aimez donc Rousseau? l'étrange fantaisie!
Quelques pâles lueurs de vieille Poésie,
Voilà votre Pindare... infortuné rimeur,
Ayant peu de génie, avec beaucoup d'humeur!
Boileau, correct & froid, n'est point du tout sensible...
Comment? vous en doutez? toujours incorrigible!
Mais, dans ma poétique, on vous l'a démontré...
C'est de votre croyance un article sacré,

Et l'arrêt que rendra, ſelon toute apparence,
L'autre poſtérité, que nous formons d'avance.

FORLIS.

Eh bien! moi, j'en croyois deux arbitres puiſſans.

CALLIDÈS.

Autre écart! Qui ſont-ils?

FORLIS.

Le public & le tems.

CALLIDÈS.

Le tems commence à nous, de l'inſtant où nous ſommes.
Le tems eſt deſtructeur; nous ſeuls créons des hommes.
Quant au public, ſon joug vous tient donc abſorbé?
Le public eſt, Monſieur, terriblement tombé.

FORLIS.

S'il s'alloit relever?

CALLIDÈS.

Chimere! vains ſcrupules!
Où donc avez-vous pris ces frayeurs ridicules?

FORLIS.

Pauvre eſprit que j'étois! je m'écriois ſouvent:
La médiocrité domine inſolemment;

Le mérite oublié languit ſans récompenſe ;
Il vit dans l'abandon, & meurt dans l'indigence.
Des vices que j'ignore ont produit tout cela ;
Nous avons des tyrans ! . . . mais le public eſt là.
Tout s'altere & périt ; toute ſecte eſt fragile ;
Lui ſeul compoſe un corps qui demeure immobile.
Egaré quelquefois, & jamais corrompu,
Il aime le génie, il cede à la vertu ;
Les ſolides honneurs, c'eſt lui qui les diſpenſe ;
Des réputations il tient ſeul la balance,
Et devient, tôt ou tard, dans ſes droits affermi,
Des talens outragés le vengeur & l'ami.
Tels étoient mes diſcours ; quel travers ! quelle ivreſſe !
Ce que c'eſt qu'un faux pli de l'aveugle jeuneſſe !

CALLIDÈS.

Il faut trancher le mot : vous êtes bien gâté.
Mais le ſoin obtient tout de la docilité.

FORLIS.

Je m'abandonne à vous.

CALLIDÈS.

On ſaura vous inſtruire.
Vous êtes bon, trop bon, & vous pourriez vous nuire.
Vous ſaurez avec nous ce qu'il faut dénigrer ;

Vous connoîtrez les gens, qu'il convient d'admirer.
Après le coup d'éclat que vous venez de faire,
Montrez-vous ſeulement; le reſte eſt notre affaire.
A tout, par nos entours, vous ouvrant un accès,
Travaillez peu vos vers, & beaucoup vos ſuccès.
Tenez tête au mortel qui n'a qu'un nom ſtérile,
Et rampez ſous le Grand qui peut vous être utile.
Le mot d'humanité m'a fort bien réuſſi;
Vous pourrez, au beſoin, vous en aider auſſi.
La rigueur cependant eſt par fois néceſſaire;
L'oppreſſion, hélas! eſt un droit littéraire...
Vous y viendrez un jour, pour chaſſer nos fleaux,
Et défendre l'eſprit des attentats des ſots.
Pour cela, ne cherchez que les cercles d'élite;
Peſez, calculez tout, & même une viſite.
Rien n'eſt indifférent; voyez beaucoup Eglé,
Car, il faut que de vous chez elle on ait parlé;
Les débuts ſe font là; tout le reſte ira vîte;
Qu'on vous eſtime...ſoit: mais il faut qu'on vous cite.

FORLIS.

Vous ſavez que de moi le ſexe eſt adoré,
Quand l'eſprit eſt chez lui par les graces paré.
Ces traits ne ſont pas ceux de l'Eglé qu'on renomme;
Elle parle, elle penſe, elle hait comme un homme.

CALLIDÈS.

Eh ! qu'y trouvez-vous donc de ſi fort à blâmer ?
Il faut ſavoir haïr, pour ſavoir bien aimer.
La jugez-vous, d'ailleurs, ſur un bruit populaire ?
Elle a trop réfléchi, pour ne pas ſavoir plaire.
Embraſſant, j'en conviens, des objets trop hardis,
Elle a quelques défauts, mais elle a ſes mardis ;
Ce n'eſt que ces jours-là qu'à Paris on raiſonne ;
C'eſt, en un mot, Monſieur, les mardis qu'elle étonne.
Vous en aurez trop cru Blunt, Ariſte, Damis,
Et ces Meſſieurs, je crois, ne ſont pas ſes amis.

FORLIS.

Ils ont eu des ſuccès qui les ont fait connoître.

CALLIDÈS, *avec ſurpriſe.*

Où donc ? dans nos maiſons les a-t-on vu paroître ?
Ces ſuccès prétendus ſont des titres contre eux.

FORLIS.

Mon maître, permettez !... ne vaudroit-il pas mieux
Que nos Littérateurs, imitant leur ſageſſe,
Duſſent tout au talent, & rien à la ſoupleſſe ?
Que ces rivaux unis, par le même chemin
Allaſſent à la gloire, en ſe donnant la main,
De l'émulation reſſentiſſent la flâme,
Non ces feux de la haine, attiſés dans leur ame ?
Ne vaudroit-il pas mieux que, plein d'aménité,

L'esprit, ce don du ciel, fût joint à la bonté ?
Peut-être, alors, ce titre en seroit plus auguste :
Plus on est éclairé, plus on doit être juste.

CALLIDÈS.

De ces visions-là, qui vous a donc bercé ?
Votre cerveau, vraiment, est un peu renversé.
Dans la société, même la plus unie,
Tout se meut par les chocs, & par l'antipathie.
Sous la main du plus fort, le foible se débat;
Quand on commence à vivre, on commence un combat;
Tout est guerre & parti, le meilleur est le nôtre,
Et, pour le bien du monde, il anéantit l'autre.
Notre esprit seul prévaut; ses leçons immortelles
Savent des grands objets descendre aux bagatelles.
Oisifs, ou non, la gloire a pour nous mille échos :
Mon dernier rhume, enfin, fut mis dans les journaux.

FORLIS.

C'en est fait, je me rends; ma docile ignorance,
Après ce dernier trait, se soumet en silence.
Mon esprit désormais humblement vous croira,
Et vous ferez de moi tout ce qu'il vous plaira.

CALLIDÈS, *avec vivacité.*

Prouvez-le... & dans l'instant.

FORLIS.

Quoi !

CALLIDÈS.

Vous aimez le Comte ?

FORLIS.

Oh ! j'en conviens, beaucoup.

CALLIDÈS.

Votre ame eſt vive & prompte ;
Elle obſerve aſſez peu.

FORLIS.

Je n'en ſuis pas fâché ;
Quand on obſerve trop, on n'eſt guere attaché.

CALLIDÈS.

Mais, eſt-il (ſauf l'égard qu'on doit à ſa nobleſſe)
Des bons Ultramontis ?

FORLIS.

Des meilleurs qu'on connoiſſe,
L'héritier de leur nom, ainſi que de leur rang.
Sur cet article encor, je ſerai ſon garant ;
Et tenez . . . comme à moi dans tout genre il ſe fie,
Nous parcourions tantôt ſa généalogie ;

De l'ordre qu'on y voit, vous feriez étonné !
Je vous dirois la date où ce Seigneur eft né,
La minute, le jour, le lieu, la circonftance.
Ce n'eft pas moi qui peux douter de fa naiffance;
Et tout Naples, d'ailleurs, confirmant mon récit....

CALLIDÈS, *l'interrompant.*

A ce qu'il me paroît, vous êtes bien inftruit ?
Mais, puifqu'enfin, du fien, votre efprit feul difpofe,
De lui vous devriez exiger une chofe.

FORLIS.

Quoi donc ?

CALLIDÈS.

De renoncer à fa prétention
Sur Hortenfe.

FORLIS.

Ecoutez; je fais l'intention
Du Comte; &, fans mentir, j'ai cru voir qu'il s'entête
A fuivre fon projet. Le moyen qu'on l'arrête !...
Il aime.

CALLIDÈS.

Il aime ? lui ! dont le ton libertin....

FORLIS.

Mais il a le fang vif, il eft Napolitain.
Affaire de climat.

CALLIDÈS.

Tèntez....

FORLIS.

Quoi que je fisse....

CALLIDÈS.

Puisqu'on ne peut de vous arracher ce service,
J'agirai pour mon compte.

FORLIS *à part, & gaîment.*

Et j'agis pour le mien.

(*Haut.*)

J'attendrai la faveur d'un nouvel entretien.

CALLIDÈS.

Allez, & profitez.

(*Les autres Originaux entrent.*)

## SCENE II.

CALLIDÈS, la Société des Originaux.

CALLIDÈS, *montrant Forlis qui ſort.*

MESSIEURS, ce proſélyte
Voit ſon inſuffiſance, & ſent votre mérite....

DURCET.

Bon!.. mais que fait le Comte?

## SCENE III.

LES MÊMES, ULTRAMONTIS.

ULTRAMONTIS, *feignant d'être eſſoufflé, & ſe jetant dans un fauteuil.*

OUF! ouf! je ſuis rendu.

DURCET.

Hé bien?

ULTRAMONTIS.

L'adreſſe eſt vaine, & l'eſpoir eſt perdu.

VERSAC.

Comment ?

ULTRAMONTIS.

Depuis deux jours, c'eſt une conſcience,
Je creve mes chevaux, je perds mon éloquence,
Et me mets en avant, pour r'habiller encor
La réputation de ce maudit Mondor....
Rien. Cela ne rend pas; on rit de mes grimaces.
Non, je n'ai jamais vu les eſprits ſi tenaces.
» En tout point, diſent-ils, cet homme eſt un oiſon.
» On le ſait, on le voit. »

CALLIDÈS.

Hé bien ?.. ils ont raiſon.
Mais, Monſieur, prenez garde, il nous eſt néceſſaire,
Il faut qu'il ait un nom; j'ai promis.

DURCET.

Comment faire ?

CALLIDÈS, *après avoir rêvé, & les raſſemblant autour de lui.*

Ariſte a des écrits qui ſont aſſez goûtés,
Et qui, lorſqu'on voudra, lui ſeront diſputés.
Humble dans ſa conduite, ainſi que dans ſon ſtile,
Sa réputation lui devient inutile.

Ce qui n'eſt rien pour lui, pour l'autre eſt un tréſor:
Il faut en diſpoſer en faveur de Mondor.

VERSAC, *après avoir réfléchi.*

Point d'inconvénient à cela.

DURCET.

Nul.

ULTRAMONTIS.

De grace....

VERSAC.

Très-fortement conçu !

ULTRAMONTIS.

Du ſang froid.

CALLIDÈS.

De l'audace.
Nous le dirons; d'abord on nous démentira:
Nous le répéterons, & puis on nous croira.

ULTRAMONTIS.

Je ne réponds de rien.

CALLIDÈS.

Moi de tout.

ULTRAMONTIS, *avec la charge comique.*

Il m'enflâme !

Frere Platon me parle, il m'a tranſmis ſon ame.
Vers l'immortalité, Mondor fait un grand pas.
Oui, notre homme la tient ; mais qu'il n'écrive pas.

CALLIDÈS.

Je ſens bien, comme vous, qu'il faudra l'y contraindre.

ULTRAMONTIS.

Des oiſifs, tant qu'on veut ; les ſots ſont plus à craindre.

( *Avec une dignité & un ſérieux plaiſant.* )

Paſſe pour celui-ci. Çà, parlons à préſent
Sur un point qui pour nous eſt plus intéreſſant.
L'amour-propre eſt par-tout. Grace à notre artifice,
Dans le cœur le plus dur, la louange ſe gliſſe ;
Elle y coule, s'étend, l'épanouit enfin !
Quand il eſt bien loué, l'hébêté ſe croit fin.
Mais, en louant les uns, on révolte les autres :
Je m'y ſuis attendu ; la ſecte a ſes apôtres,
Elle a ſes ennemis : il faut nous en venger,
Et faire repentir qui nous oſe outrager.

( *D'un ton oratoire.* )

Egoïſtes humains, perſécuteurs paiſibles,
Vous qui brillez ſur-tout par les *incompatibles* ;

Quelques jaloux obſcurs ſe gliſſent dans Paris,
Et j'apporte à vos yeux la table des proſcrits.

*(Il tire une grande pancarte de ſa poche.)*

DURCET.

Liſez, nous ſommes prêts, & Brouſſin même écoute.

*(Brouſſin ſe rapproche d'Ultramontis.)*

ULTRAMONTIS.

Le rimeur Alcidas.

CALLIDÈS.

Je ſais qu'il nous redoute.
Il flotte, il tergiverſe; on prétend qu'il eſt doux;
Il n'eſt pas contre nous, mais il n'eſt pas pour nous.

DURCET.

Vîte, le crayon noir.

VERSAC, *d'un air diſtrait & écrivant.*

La tiédeur eſt coupable.

ULTRAMONTIS.

Ergaſte.

DURCET.

Comment donc, il nous courtiſe?

ULTRAMONTIS.

Fable.

Je ſais qu'il voit les gens que nous avons notés.

CALLIDÈS, *d'un ton ſententieux.*

C'eſt un eſprit diſſous dans les frivolités.

ULTRAMONTIS.

Incapable d'eſſor, inſenſible au ſublime,
Ayant l'air d'ignorer le prix de votre eſtime.

DURCET.

Puni, comme infracteur. Après ? qui ?

ULTRAMONTIS.

D'Orvilé.

CALLIDÈS.

Il vient de réuſſir, ſans m'en avoir parlé.

(*Brouſſin commence à s'aſſoupir, & ſe laiſſe aller ſur un ſiége auprès d'Ultramontis.*)

ULTRAMONTIS, *avec beaucoup de vivacité.*

Ces fraudes-là, Meſſieurs, tirent à conſéquence,
Et la ſociété doit en tirer vengeance.
Il faut faire un exemple, & qu'on ſache à jamais
Que nous poſſédons ſeuls le tarif des ſuccès.

DURCET.

Les autres ?

ULTRAMONTIS.

Des rieurs, des plaiſans déteſtables.

CALLIDÈS.

Pour les plaiſans, ſur-tout, ſoyons inexorables.

ULTRAMONTIS.

C'eſt peu que leur pays s'arme pour les punir,
De l'univers ſavant il faudra les bannir.

(*A Durcet.*)

Allons, l'abbé, courage! A vous le Nord ſe fie;
Ameutez Pétersbourg & ſon Académie.
Décochez ce journal, encor trop indulgent,
Où la haine voyage, & croît en voyageant.
Employons à l'envi, pour ſervir ou pour nuire,
L'art de la prônerie & l'art de la ſatire.
Verſac, pour l'Italie il nous faut un pamphlet;
Deux mots dans l'Inde auſſi feroient un bon effet.
Ce furet des foyers, qui nous dit les nouvelles,
D'un hémiſphere à l'autre en enverra de belles!
Brouſſin.... maudit dormeur! Brouſſin!... réveillez-vous.
Il a le ſommeil dur.... Conſpirez avec nous.

BROUSSIN *se réveillant.*

Moi, je ſuis toujours prêt : me voilà, je conſpire.

ULTRAMONTIS, *avec la chaleur d'un conjuré.*

Il faut parler contre eux ; contre eux il faut écrire.
Faites-les promptement haïr des Electeurs.
Quant à moi, mes pinceaux ne feront pas flatteurs.
J'ai des facilités, je le dis ſans myſtere,
Pour les faire abhorrer des penſeurs d'Angleterre.
(*Radouciſſant ſa voix.*)
Ces attentions-là, ces moyens innocens,
Dans l'univers entier nous font des partiſans.
Cela n'empêche point que, toujours pleins de zele,
Nous ne vantions par-tout l'union fraternelle ;
La paix, la douce paix, ſeul tréſor des humains,
Le contrat ſocial, & ſes nœuds les plus ſaints.
Tels ſont mes ſentimens ; ce parti ſeul nous reſte.
(*Baiſſant les yeux.*)
Je crois en conſcience, & d'un eſprit modeſte,
Qu'en cette circonſtance il faut ſe déchaîner ;
Mais, ſi l'on nous admire, il faudra pardonner.

(*A ces mots, Brouſſin devenant tendre, embraſſe Ultramontis, & ils reſtent quelque tems dans cette attitude.*)

VERSAC, *les obſervant.*

Charme de l'union ! quel groupe !

DURCET.

Je l'admire.

ULTRAMONTIS *à Broussin.*

Vous nous promettez donc quelque lourde satire ?
Hem ! vous êtes en fond.

BROUSSIN, *avec une importance bête.*

Comptez sur un soutien.
Je vois peu, j'entends mal, mais je comprends fort bien.

## SCENE IV.

LES MÊMES ; Me. DE NORVILLE, DORCI pere, *entrant par deux côtés opposés.*

DORCI *à Madame de Norville.*

MADAME, excusez-moi si j'ai forcé la porte.
Un valet incivil, & que le diable emporte,
M'a dit d'un ton capable, » on ne peut entrer là. »
Il ne sait ce qu'il dit; car, enfin, m'y voilà.
J'ai, très-heureusement, achevé mon voyage.
Je reviens à propos : votre fille est en âge.
Ils s'aiment; vous savez qu'ils doivent être unis,
Et je viens réclamer tout ce qu'on m'a promis.

Me. DE NORVILLE, *aux Originaux.*

Peut-être ai-je tardé ; mais vous avez, je penſe,
Plus tôt que de coutume, ouvert votre ſéance.
Vous venez, ſi j'en crois votre ſérénité....

ULTRAMONTIS.

D'agir pour la concorde & pour l'humanité.

Me. DE NORVILLE.

Quels céleſtes penchans !... vous me voyez ravie !...
Le divin Colonel m'a tenu compagnie ;
Il m'a lu ſon traité ſur le colimaçon.

ULTRAMONTIS.

Diable ! c'eſt un beau champ pour l'érudition !

Me. DE NORVILLE.

Unique ! il a vanté mes extraits de chimie,
Rangé mes papillons, parlé d'aſtronomie ;
Puis, amoureuſement penché ſur un ſopha....

ULTRAMONTIS.

Un Sage, quoi qu'il faſſe, en revient toujours là.

Me. DE NORVILLE.

J'oubliois.... contre Gluck il m'a promis d'écrire.

( *Dorci trépigne d'impatience.* )

ULTRAMONTIS.

C'eſt fort bien fait! j'en veux à tous ceux qu'on admire.

Me. DE NORVILLE, *lui préſentant une brochure.*

Exceptez cependant cet écrit; il m'a plu.

ULTRAMONTIS.

Faut-il lire, ou prôner avant que d'avoir lu?

(*Ouvrant le livre.*)

C'eſt un conte!... badin?... d'un des nôtres, je gage?
Gaîté philoſophique.

Me. DE NORVILLE.

Et galant perſifflage.

DORCI, *furieux.*

Voudrez-vous, un inſtant, laiſſer vos papillons;
Et votre perſifflage, & vos colimaçons,
Pour ....

Me. DE NORVILLE, *impatientée.*

Ma fille eſt, Monſieur, d'une extrême jeuneſſe.

DORCI.

Seize ans....hem! c'eſt mon compte.

Me. DE NORVILLE.

Eh! mon Dieu! rien ne preſſe.

DORCI.

Tout presse pour mon fils, car il est amoureux.
Qui peut vous engager à retarder ces nœuds ?
Peut-on faire trop tôt un mariage utile ?
Nuls motifs de délais, & de déterminer, mille.

Me. DE NORVILLE.

Si vous le permettez....

DORCI.

Quoi?

Me. DE NORVILLE.

Dans un autre tems,
Nous parlerons, Monsieur, de ces arrangemens.

DORCI.

Un autre tems! ma foi, cette lenteur m'offense.
Quels sont donc, dites-moi, vos propos d'importance ?
Et quels soins, s'il vous plaît, sont plus intéressans
Que d'aimer, d'élever, d'établir ses enfans ?

CALLIDÈS.

Monsieur, en poursuivant vos courses militaires,
Avez-vous remarqué le progrès des lumieres ?

DURCET.

Acquiert-on plus d'ensemble ?

ULTRAMONTIS.

A-t-on des résultats ?

VERSAC.

Généralise-t-on ?

DORCI, *à Madame de Norville.*

Je ne les entends pas.
Ils me le revaudront vos fameux personnages !
Peut-être quelque jour j'écrirai mes voyages,
Et je garde en mon livre un chapitre pour eux,
Dont le style, à coup sûr, ne sera pas mielleux.
Oh ! leur diable de ton est aussi trop bizarre !
Ils parlent, Dieu me damne, une langue barbare,
Et je vais parier qu'en s'examinant bien,
Eux-mêmes, quelquefois, ils n'y comprennent rien.
D'ailleurs, s'ils ne faisoient que des énigmes, passe ;
J'en devine par fois : mais ils sont pleins d'audace.
Qu'ils viennent sur mon bord, je les régalerai....
Il est certains égards que je leur apprendrai.
En bon & franc Gaulois, qui gaîment les invite,
Je saurai les traiter, tous selon leur mérite.

En attendant, Meſſieurs, retenez bien ceci :
J'ai vu des fous par-tout, mais par-tout moins qu'ici.

## SCENE V.

LES MÊMES, excepté DORCI.

Me. DE NORVILLE.

QU'ENTENDS-JE ? Pardonnez.

CALLIDÈS.

Bon !

ULTRAMONTIS.

Bagatelle pure.

DURCET *furieux*.

Des fous !

ULTRAMONTIS.

Paix donc, l'abbé ; quand on penſe, on endure.

DURCET.

Cela va s'ébruiter ; notre honneur eſt perdu.

VERSAC, *qui écrivoit ſur une table*.

Qu'eſt-ce que l'on a dit ?

BROUSSIN, *stupéfait.*

Je n'ai rien entendu.

DURCET.

Le brutal ! la fureur échauffe encor mon zele ;
Je cours, &, contre lui, je vais faire ....

ULTRAMONTIS.

Un libelle.

(*Durcet rencontre un domestique qui le heurte & le fait tomber.*)

(*Ultramontis le poursuivant d'applaudissemens.*)

Bravo ! bravo !

(*Broussin sort avec Durcet qu'il releve.*)

## SCENE VI.

UN LAQUAIS, LES MÊMES, excepté DURCET & BROUSSIN.

LE LAQUAIS.

(*A Ultramontis.*)

Quel choc! Monsieur, on vous attend
Chez Monsieur de Forlis.

ULTRAMONTIS.

Oui, je sais.

LE LAQUAIS.

À l'instant,
Vous avez rendez-vous, dit-il, chez la Duchesse.

ULTRAMONTIS *le congédiant.*

Oh! cette femme-là me poursuivra sans cesse.

(*Le Laquais sort.*)

## SCENE VII.

### LES MÊMES.

Me. DE NORVILLE.

QU'EST-CE donc ?

ULTRAMONTIS.

Elle donne un ſpectacle la nuit,
Et, par elle obſédé, moi ſeul ai tout conduit.
Un gala magnifique, avec des voix ſuperbes !
Grande chere d'abord, après quoi des proverbes.
J'y jouerai, par égard, un amant déguiſé.
Le rôle eſt fort piquant, mais il n'eſt pas aiſé.
Enſuite ſix bouffons, bien payés pour mal faire,
Viendront exécuter un ballet .... funéraire.
Motus ; c'eſt un eſſai bizarre, j'en réponds !
Il faut de nouveaux pas ; il faut de nouveaux ſons....
Mais.... la Ducheſſe attend.

Me. DE NORVILLE.

Quoi ! nous quitter ſi vîte ?

ULTRAMONTIS.

Pour l'inſtant, je ne fais qu'une ſimple viſite ;

Ce

Ce n'eſt que pour la nuit qu'on a beſoin de moi.
Ce ſoir, j'ai tout mon tems, & j'en ai fait l'emploi.
Je ne differe plus, car la Dame eſt quinteuſe,
Très-encline à l'humeur, ſur-tout fort envieuſe;
Et chez elle je vais, quel qu'en ſoit le danger,
Ne parler que de vous, pour la faire enrager.

*(Il ſort : Madame de Norville le ſuit des yeux.)*

---

## SCENE VIII.

Me. DE NORVILLE, CALLIDÈS, VERSAC.

CALLIDÈS, *à Me. de Norville.*

Je vois votre engoûment; mais pourroit-il s'étendre
Juſqu'à vous amener au choix d'un pareil gendre?
Si vraiment des grands noms vous aimez la ſplendeur,
Il faudroit vous réſoudre en faveur de Monſieur.
On peut vous dire tout: ſachez donc un myſtere,
Dont, avec moi, vous ſeule êtes dépoſitaire.
Il fait en ce moment un livre univerſel.

Me. DE NORVILLE.

Comment?

CALLIDÈS.

Voilà d'où vient ſon ſilence éternel.
Il me dit l'autre jour : » Paroles haſardées
» Sont autant de larcins qu'on fait à ſes idées. »

Me. DE NORVILLE.

Sublime!

CALLIDÈS.

Hé bien! parlez .... un aveu; nous régnons,
Et nous tenons Paris avec vos deux maiſons.
Votre main, du Parnaſſe ouvrira les barrieres;
Des Socrates naiſſans vous tiendrez les liſieres.
Vous aurez chaque ſoir un travail avec nous,
Et l'Europe ſavante aura les yeux ſur vous.
Songez-y. Balancer, c'eſt nous faire une injure.

(*S'approchant d'elle, & en confidence.*)

Ce mariage importe à la littérature.

Me. DE NORVILLE.

J'y vois..... vous le ſavez, de forts empêchemens.
Avec Ultramontis, j'ai des engagemens.

CALLIDÈS, *du ton le plus preſſant.*

Rompez-les; tout le veut, tout vous en ſollicite;
Les grands objets d'abord, les procédés enſuite.

Toujours foible !... toujours de petits préjugés !
Mais, voyez donc pour eux ce que vous négligez !

Me. DE NORVILLE.

Pardon.... Un tel reproche a de quoi me confondre;
Mais dans ce moment-ci, je ne puis rien répondre.
Je vais trouver ma fille, &, desirant son bien,
Faire parler son cœur, pour faire agir le mien.

(*Elle sort.*)

---

## SCENE IX.

CALLIDÈS, VERSAC.

VERSAC.

TOUT est rompu : ces nœuds faisoient si bien mon compte !

CALLIDÈS.

Tenez, j'ai des soupçons sur ce Monsieur le Comte.
A peu de frais, je crois, on peut s'en amuser :
Pour le bannir, je veux le ridiculiser.
Je feins de soupçonner qu'il est mélancolique,
Passionné dans l'ame, enfin, très-énergique,
Capable, en certain cas, de prendre un grand parti !...
De cette opinion il est enorgueilli,



TAYLOR INST. OXFORD

Et j'en profiterai.... C'eſt une extravagance,
Dont je m'aviſe, afin d'éprouver ſa conſtance.
Cette épreuve, vous dis-je, à coup sûr ſervira;
Nous verrons de quel air le drôle la prendra.
L'homme d'eſprit s'obſerve, un bouffon ſe décele:
Venez, eſpérez tout, & comptez ſur mon zele.
Non, non, un tel rival n'eſt pas bien dangereux:
L'autre eſt preſqu'éconduit, nous les vaincrons tous deux.

*Fin du troiſieme Acte.*

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

FORLIS, ULTRAMONTIS.

FORLIS.

Hé bien ! fais-je t'aider & tenir mes promesses ?
Te voilà, cher Merlin, couru par des Duchesses !

ULTRAMONTIS.

La Bourgeoise crédule, & qui m'aimoit déja,
A donné tout du long dans ce beau panneau-là.
Elle est folle à présent, &, bravant sa famille,
M'épouseroit, je crois, si ce n'étoit sa fille.

(*En riant.*)

Mais, c'est aux filles, moi, que je vise toujours ;
De tout tems ce principe a guidé mes amours.
Il est bon, excellent. Je crois que c'est le vôtre,
Et tout homme d'esprit n'en aura jamais d'autre.
Quoi qu'il en soit, pourtant, je commence à trembler ;

Je ſens fort bien juſqu'où tout ceci peut aller.
Ce Monſieur de Dorci me fait des yeux horribles,
Plus menaçans, plus noirs! leurs regards ſont terribles.
Je ne puis remuer, prenez garde à cela,
Sans être galopé par ces maudits yeux-là.
Ils ont beau s'expliquer, m'annoncer quelque eſclandre,
Je m'obſtine toujours à ne pas les entendre.
Mais, Meſſieurs les jaloux ſont gens très-emportés,
Et je crains de ſa part quelques indignités,
Qui me compromettant....

FORLIS.

Allons, pourſuis, tiens tête.
Pour un homme brillant, peu de choſe t'arrête.
Qu'importe que Dorci te regarde un peu noir?

ULTRAMONTIS.

Eh mais! dans quelque coin, s'il me trouvoit le ſoir?
Tout brillant que je ſuis, je ne ſuis pas ſon homme:
Quand un rival s'y met, on prétend qu'il aſſomme.
L'obſcurité vaut mieux.

FORLIS.

Quoi qu'il en ſoit, Merlin,
Il faut qu'à notre honneur nous en venions enfin.

Si Dorci nous devine, en ſon ardente ivreſſe,
Il ira tout gâter ce qu'a fait ton adreſſe.
Prévenons de ſes feux les tranſports imprudens :
Je compte bien inſtruire Hortenſe avec le tems.
Juſques-là, bouche cloſe, il le faut; patiente.
Endure un jour encor ſon humeur pétulante.
A propos, dis-moi donc?...

ULTRAMONTIS.

Que voulez-vous ſavoir?

FORLIS.

Ta piece, n'eſt-ce pas, eſt toujours pour ce ſoir?

ULTRAMONTIS.

Toujours.

FORLIS.

Es-tu content?

ULTRAMONTIS.

Elle fera ſcandale.
J'ai ſu, ſans être vu, me gliſſer dans la ſalle.
La répétition, Monſieur, m'a conſterné.
Ces malheureux Acteurs, ils ont tout anoné.
L'un parle entre ſes dents, l'autre qui s'inquiete,
Regarde dans le trou du ſouffleur qu'il répete.

Les tirades fur qui j'avois le plus compté ?
Infipides.... les traits ? néant. Tout a raté.
Les nez auront beau jeu, fi cela continue.
La piece à Floridor par bonheur s'attribue :
Moi, j'entretiens ce bruit; je le trouve très-bon,
Et je me fais fiffler par procuration.

FORLIS, *en riant.*

Oui ?

ULTRAMONTIS.

C'eft une douceur; enfin, je m'exécute.
Merlin, pour le fuccès, Floridor, pour la chute.

FORLIS.

Motus : quelqu'un s'avance; on entre, c'eft Dorci.
Refte : adieu, je me fauve, & te laiffe avec lui.

## SCENE II.

DORCI fils, ULTRAMONTIS.

DORCI.

C'EST vous que je cherchois. Un mot, & je vous quitte.

ULTRAMONTIS, *avec une importance comique.*

Apprenons, avant tout, le but de la visite.
Je vois .... d'instruction, vous êtes amoureux,
Vous venez à la source, avouez .... trop heureux !...

DORCI, *agité, & ne se possédant qu'à peine.*

Non, non; l'instruction n'est point ce qui m'attire,
Et la vôtre, sur-tout, ne pourroit me séduire.
Vous allez, m'a-t-on dit, vous marier ?...

ULTRAMONTIS, *d'un air vague & distrait.*

Le fait
Est incertain.

DORCI.

Est sûr. Ce n'est plus un secret.
Vous épousez Hortense ?...

ULTRAMONTIS.

Elle en vaut bien la peine;

Et j'aurois, en ce cas, des rivaux par douzaine.
Convenez, elle eſt fraîche & piquante .... ma foi,
C'eſt un minois, Monſieur, fait tout exprès pour moi.

FORLIS.

Fort bien; mais j'avois, moi, la parole du pere,
Et l'aveu de la fille, & celui de ſa mere.

ULTRAMONTIS, *prenant une priſe de tabac.*

C'eſt quelque choſe....

DORCI, *trépignant d'impatience.*

Oh! tout. Je vous le prouverai.

ULTRAMONTIS, *froidement.*

J'en doute; j'ai des droits, & je les ſoutiendrai.

DORCI.

Vous, ſonger à l'hymen où prétend ma tendreſſe!

ULTRAMONTIS.

Le célibat pourra tempérer votre ivreſſe.

DORCI.

A vos deſſeins, ſur l'heure, il vous faut renoncer.

ULTRAMONTIS, *à part, & gaîment.*

Ceci ne laiſſe point que de m'embarraſſer.

DORCI.

Allons, promettez-moi....

ULTRAMONTIS.

Si vous vouliez permettre
Qu'on pût tout discuter, avant de rien promettre.

DORCI.

Eh ! non ; parlez, optez .... ou je ne réponds pas....

ULTRAMONTIS.

Moi, je réponds de tout : ces amoureux débats
Ne doivent point, je crois, troubler mon équilibre....
Je combine ....

DORCI.

Cédez : après, vous serez libre.

ULTRAMONTIS, *jouant la colere.*

C'en est trop : dans tout Naple, on vous dira, je crois,
Que les Ultramontis se fâchent quelquefois.
Ils s'observent d'abord, tant qu'on veut ; mais ensuite
( J'en préviens ) un éclair ne prend pas feu plus vîte.
Je sais même qu'alors ils sont un peu brutaux.
Le sage devient homme, & l'homme est un héros.

(*Il se détourne pour rire.*)

DORCI.

Hé bien ? donc, but à but. Lorſque l'amour me preſſe,
J'exterminerois, moi, les ſept Sages de Grece.

ULTRAMONTIS, *reprenant ſon ſérieux.*

Exterminer ! tenez, le mot eſt un peu fort.
En l'évaluant bien, vous en ferez d'accord.

DORCI.

Chicanez ſur les mots, ſoit.

ULTRAMONTIS.

La remarque eſt sûre.

DORCI, *mettant la main ſur ſon épée.*

Moi, voici mon génie & ma littérature.

ULTRAMONTIS.

Moi, ce n'eſt pas la mienne.

DORCI.

Ah ! c'en eſt trop; enfin,
Ou qu'on me cede Hortenſe, ou l'épée à la main.

ULTRAMONTIS.

Ou l'épée à la main ! ſentez-vous la portée
De cette alternative ?

DORCI, *furieux.*

Elle est très-méditée.

ULTRAMONTIS, *posant la main sur la garde de son épée, & se ravisant.*

Mettez donc au hasard d'un combat incertain,
Un cerveau créateur, utile au genre humain !...
Quand je peux voir, en paix, mûrir ma destinée,
Au feu d'une valeur vague, & mal ordonnée,
Je m'abandonnerois !... moi, docte citoyen!
Vous verrez qu'on sera philosophe pour rien....
Non, Monsieur, battez-vous, comme aux tems d'ignorance;
Dieu merci, nous touchons aux jours de la science:
J'en profite, & j'espere, en mes vœux modérés,
Mourir tard, comme ont fait tous les gens éclairés.

DORCI.

Je le suis maintenant sur ce que je dois croire
D'un si brave rival....

ULTRAMONTIS.

Il est d'aimer la gloire
Différentes façons; j'ai choisi celle-là.

DORCI.

Aussi, pour vous juger, je vous attendois-là.

J'apperçois Callidès, qui vers ces lieux s'avance,
Et d'un tel entretien, je ſens trop l'importance,
Le ſublime ſur-tout !... pour que j'y ſois pour rien.

ULTRAMONTIS, *à part.*

Bon !

DORCI.

Ferme !... à raiſonner, encouragez-vous bien.
La valeur riſque trop ; la peur eſt ſalutaire.
Conſervez-vous, faquins, pour éclairer la terre.

(*Il ſort en regardant, avec dédain, Callidès qu'il rencontre & qui arrive très-poſément.*)

---

## SCENE III.

CALLIDÈS, ULTRAMONTIS.

ULTRAMONTIS, *à part & toujours gaîment.*

ATTRAPPE.... Avec cet autre, on peut du moins cauſer.
Nos courages, je crois, doivent ſympathiſer.

CALLIDÈS, *avec beaucoup de gravité, & auſſi froid que Dorci a été bouillant.*

Comment ? par quel haſard vous vois-je en conférence
Avec ce jeune fou, tout pêtri d'ignorance ?...

ULTRAMONTIS, *l'interrompant.*

Et d'un maudit amour qui n'entend pas raiſon.
Il eſt ennemi né de la diſcuſſion,
Et qu'en arrive-t-il? qu'au moindre choc, je gage,
Les eſprits animaux ont ſur lui l'avantage;
Eſprits fort querelleurs, & dès-lors très-gênans.
Comment?...c'eſt qu'ils en ſont par fois impertinens.

CALLIDÈS.

Il court un bruit confus qu'il idolâtre Hortenſe.
Il croit, parce qu'il aime, avoir la préférence.
Peut-être, que ſait-on, parce qu'il eſt aimé,
Il s'en flatte, & voilà mon jeune homme allumé!
Il conſulte ſon cœur, & le cœur eſt ſi bête!

ULTRAMONTIS.

Le vôtre eſt plus raffis.

CALLIDÈS.

Avec un peu de tête,
On ſe met au-deſſus de ſes illuſions.

ULTRAMONTIS.

Moi, je tiens pour les ſens. Je ſuis de ces fripons....
Qu'entre nous la nature a fait très-combuſtibles.

CALLIDÈS.

Et dès-lors de ſoucis encor plus ſuſceptibles.

ULTRAMONTIS.

De ſoucis ! . . Oui, bien vu. Quoi ! toujours obſervant ?

CALLIDÈS.

Convenez que le rire eſt trompeur bien ſouvent.
Je ne m'y fierois pas.

ULTRAMONTIS.

J'en uſe dans mes criſes.

CALLIDÈS.

Eh ! oui, pour dérouter ; & delà, les mépriſes.
Triſte, ardent & profond.

ULTRAMONTIS.

Juſtement, rêve creux.

CALLIDÈS.

De l'ennui dans le cœur, & l'eſprit vaporeux.

ULTRAMONTIS.

Un je ne ſais quel ſombre ....

CALLIDÈS.

Un dégoût de la vie.

ULTRAMONTIS.

Alte-là, s'il vous plaît ; je l'aime à la folie.

CALLIDÈS.

CALLIDÈS.

Détour. C'eſt un fardeau qu'on porte avec ſouci.

ULTRAMONTIS, *éclatant.*

Ma foi, je l'aì porté fort gaîment juſqu'ici.

CALLIDÈS.

Quelle gaîté, bon Dieu !

ULTRAMONTIS.

Quoi ! vous n'en tenez compte ?

CALLIDÈS.

Quoi ! de feindre avec moi, vous n'avez pas de honte ?
Mieux que vous ne croyez, j'ai lu dans votre cœur ;
Plus fortement qu'un autre, il reſſent un malheur.
J'entends de ces malheurs, où l'ame s'intéreſſe.
La vôtre eſt, je le vois, faite pour la tendreſſe ;
Et ſi la belle Hortenſe, en ces lieux, dans ce jour,
Etoit, ſans nul eſpoir, ravie à votre amour ?

ULTRAMONTIS, *très-vivement.*

Hem ! ne plaiſantons point. Peſte ! cette aventure
Me feroit, & pour cauſe, une mortelle injure....
Eh ! ſait-on quel rival aſſez déterminé ?...

CALLIDÈS.

Je vous le diſois bien ; brûlant, paſſionné,

Toujours prêt d'incliner pour les partis extrêmes!
Contre nos ſentimens, que peuvent nos ſyſtêmes ?
Hé bien! ce coup, Monſieur, eſt tout prêt d'arriver.

ULTRAMONTIS.

Quoi! ſérieuſement ?

CALLIDÈS.

Reſte à s'en préſerver.

ULTRAMONTIS.

Soit. Voyons.... quels moyens d'écarter ſon atteinte?

CALLIDÈS.

Il en eſt.

ULTRAMONTIS.

Qui ſont-ils? Dites-les ſans contrainte.
Je parle au nom d'un cœur qu'oppreſſe un tendre ennui.
Je verrai bien s'ils ſont efficaces pour lui.

CALLIDÈS.

Infaillibles.

ULTRAMONTIS.

Tant mieux.

CALLIDÈS.

Par eux ſeuls, l'ame humaine,

De ſa priſon s'élance, & fait briſer ſa chaîne.
Par eux, l'homme ſublime, & libre en ſon eſſor,
Echappe à la nature & fait mentir le ſort....
Quand on ſent comme vous, quand le jour importune.....
Le ſuicide ſauve & prévient l'infortune.

ULTRAMONTIS, *avec emphaſe.*

Qu'entends-je? ô terre! ô Ciel! & toi, flambeau divin....

( *Du ton le plus familier.* )

Songez donc quel ſcandale, & quel affreux deſſein!

CALLIDÈS.

Songez donc que Socrate avala la ciguë.

ULTRAMONTIS.

Socrate a très-mal fait.... Moi, d'une ame abattue,
Accélérer ma fin.... Oh bien! je vous promets,
Que c'eſt un attentat qu'on ne verra jamais.

CALLIDÈS.

Quoi! vos maux?...

ULTRAMONTIS, *comme prenant un parti violent.*

Je vivrai!...je m'en ſens le courage.

CALLIDÈS.

Mais qui se tue en a.

ULTRAMONTIS.

J'en aurai davantage.

CALLIDÈS.

Que de foiblesse, ô Ciel!

ULTRAMONTIS.

De bon sens! Ah! parbleu,
Qu'on m'y prenne à mourir, & de mon propre aveu!
Le sort ici me place, & je reste à mon poste:
Quand on craint d'arriver, pourquoi courir la poste?
L'existence est un don que nous ont fait les Dieux;
(*En s'inclinant.*)
J'y tiens par habitude... & par respect pour eux;
Et je veux bien, plutôt que ce bras m'expédie,
Souffrir, cent ans encor, les horreurs de la vie.

CALLIDÈS *avec un dédain tranquille.*

Oui, riez, plaisantez, souffrez tout, n'osez rien.
Ce que j'en disois, moi, c'étoit pour votre bien;
Et la consomption, votre digne salaire,
Fera pour vous, un jour, ce que vous n'osez faire.
(*D'un ton plus insinuant, & lui présentant un pistolet.*)
Voyez, ravisez-vous.....

ULTRAMONTIS.

Je suis mort.

CALLIDÈS.

Autant vaut.

Allons, cette arme-là n'est pas ce qu'il vous faut.

## SCENE IV.

ULTRAMONTIS *seul, & frissonnant encore.*

Il est original avec son suicide !
Morbleu, pour le conseil, le drôle est intrépide.
Je voudrois bien le voir dans l'exécution.

(*Comme parlant encore à Callidès.*)

Mes jours me sont sacrés, & la consomption,
Comme tu le prédis, n'y mordra pas, j'espere.

(*Revenant sur le devant de la scene.*)

L'enjouement, ce me semble, à ce mal est contraire.
Je ne le perdrai pas, c'est un ferme parti ;
Et nargue du prophete.... il en aura menti.
Des deux rivaux que j'ai, le zele s'évertue ;
L'un prétend me tuer, l'autre que je me tue.
Ils sont gais.... On approche ; allons, plus de délais :

Dans la peur du revers, dépêchons le ſuccès ;
C'eſt la mere.... bruſquons : de me plaire jalouſe,
Qu'elle m'accorde Hortenſe, & que Dorci l'épouſe.

---

## SCENE V.

Me. DE NORVILLE, ULTRAMONTIS.

Me. DE NORVILLE.

COMTE, vous me voyez dans un ſaiſiſſement !
On ne peut donc pas être utile impunément ?

ULTRAMONTIS.

Quoi ?

Me. DE NORVILLE.

Liſez.

ULTRAMONTIS *lit.*

» Prenez garde, on cabale, on intrigue,
» Et contre nos amis, il ſe forme une ligue,
» De ce que j'aurai ſu, j'irai vous avertir ;
» A tout événement, comptez ſur un martyr.
» De Nelſon. »

*( Remettant la lettre. )*

Mots en l'air dont Nelſon vous régale !

D'ailleurs, l'eſprit n'eſt rien ſans un peu de cabale.
Je rirois de l'avis dont vous vous affligez,
Et ſous ma garde, moi, je prends vos protégés.

( *Lui voyant encore du trouble.* )

Quoi! toujours alarmée, après cette aſſurance!
Eh! oui, je laiſſerois triompher l'ignorance!
Non, non, Meſſieurs les ſots, il faudra, s'il vous plaît,
Que le monde s'éclaire en dépit qu'il en ait.

Me. DE NORVILLE.

Ah! je renais, pardon. Vous raſſurez mon ame,
Et ma ſécurité....

ULTRAMONTIS, *regardant toujours, dans la peur que Callidès ne revienne.*

Comptez ſur moi, Madame.

Me. DE NORVILLE.

Vous allez, n'eſt-ce pas, voir cette nouveauté?

ULTRAMONTIS, *ſe remettant.*

Je la protege.

Me. DE NORVILLE.

Bon.

ULTRAMONTIS.

L'Auteur m'a conſulté.

(*D'un ton caressant.*)

Ah çà, pour mon hymen êtes-vous résolue ?
La chose, sans mentir, devroit être conclue.

Me. DE NORVILLE.

Mais, si vous l'exigez, il faudra bien céder.
A qui mérite tout, il faut tout accorder.

ULTRAMONTIS.

Tenez, je serai franc; c'est qu'en pareille affaire,
Un peu de promptitude est vraiment nécessaire.
Vers le but, quand il aime, un cœur se sent poussé,
Et je suis l'Avocat d'un Amant fort pressé.

Me. DE NORVILLE.

Hé bien! que de mes soins hardiment il dispose.
Puisque vous la plaidez, il doit gagner sa cause.

ULTRAMONTIS.

Eh! vîte, s'il vous plaît, très-vîte: n'allez pas
En croire Callidès; je n'en fais pas grand cas,
Je vous l'ai déja dit; il est alerte à nuire,
Et, sans le mettre en tiers, nous pouvons tout conduire.

M. DE NORVILLE.

Quoi! toujours Callidès?

ULTRAMONTIS.

A parler franc, je croi,

Que de chef du Parnasse il remplit mal l'emploi.
Ah! parbleu, si jamais j'obtiens un pareil titre,
C'est moi qu'il faudra voir m'ériger en arbitre,
Entamer les erreurs dont nous sommes imbus,
Et, coupant dans le vif, extirper les abus.
Pour substanter un peu votre littérature,
J'aurois, moi qui vous parle, une manufacture,
Un magasin ouvert de réputations
De tout genre, à tout prix, sur-tout de pensions,
Précieux lénitifs, restaurans efficaces,
De l'esprit en langueur, réparant les disgraces.
C'est alors qu'on viendroit, poussé d'un heureux vent,
Au docte réservoir, s'abreuver plus souvent!
Tout pauvre diable, esclave & martyr de la rime,
Iroit flairer la caisse, & reviendroit sublime.
Point d'à-compte sans nous sur l'immortalité:
S'adresser au bureau, sinon, l'obscurité.
Quelques Auteurs rétifs crieroient en vain famine;

(*Avec une galanterie comique.*)

Le Caissier seroit sourd, ainsi que sa Corine.
Vous donneriez des bons de gloire, ou de ducats,
Et le Comte, au porteur, païroit sur vos mandats.
Je ne vous parle pas des autres avantages
Que j'aurois & que j'ai....

Me. DE NORVILLE.

Comment ?

ULTRAMONTIS.

Dans mes voyages,
Moi, j'ai marqué par-tout, & par-tout j'écrirois ;
Aux beaux-esprits lointains, je tendrois nos filets.
Nous pourrions, les tenant sous un joug volontaire,
Envoyer la science aux deux bouts de la terre.
Ma foi, (je le dis bas dans la peur des jaloux)
Encor deux gazetins, & le globe est à nous.
Déja de mille endroits, (& leurs soins me confondent)
Petits Lettrés naissans, bien ou mal me répondent,
Et, s'il le faut, un jour notre zele hardi
Fera briller le Nord aux dépens du Midi.

Me. DE NORVILLE, *dans l'admiration.*

Hé bien! nous parlerons d'une telle entreprise ;
L'idée en paroît vaste, & le plan m'a surprise.
C'est l'heure du spectacle .... allons, & de retour,
L'amitié vous promet de couronner l'amour.

ULTRAMONTIS.

(*Tirant sa montre.*)

Mais vous partez trop tôt : qu'est-ce donc qui vous presse ?

Je n'arriverai, moi, qu'à la fin de la piece.
En expoſant les faits, nos rimeurs ſont ſi bien,
Qu'une fois éclairci, je n'y comprends plus rien.
Quant au nœud, je m'en paſſe: au fait, ſuivre une intrigue,
C'eſt, pour un eſprit vif, un travail qui fatigue.
Tout juſte au dénouement, par fois trop prolongé,
Je ſiffle ou j'applaudis, & l'ouvrage eſt jugé.

*Fin du quatrieme Acte.*

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

FINETTE, ULTRAMONTIS.

FINETTE, *courant après Ultramontis.*

Je vous ſuis.

ULTRAMONTIS, *allant très-vîte.*

Laiſſe-moi.

FINETTE, *le rattrapant.*

La réſiſtance eſt vaine.

(*A part.*)

Effrayons-le, à mon tour, ſur l'hymen qui nous gêne .....

ULTRAMONTIS.

Hé bien! qu'eſt-ce? voyons.

FINETTE.

A ce que je puis voir,

Vous comptez épouſer Hortenſe dès ce ſoir?

ULTRAMONTIS.

Aſſurément j'y compte, & rien ne m'eſt contraire;
Je ſuis autoriſé par le choix de la mere.

FINETTE.

Il eſt vrai.... mais tenez, ( voilà mon grand ſouci,)
De ſon côté, la fille a fait un choix auſſi;
Et par de dures loix vainement lutinées,
Les premieres amours ſont toujours obſtinées.
C'eſt, vous le voyez bien, le diable que cela!
Une mere eſt ici, mais la nature eſt là.

ULTRAMONTIS.

Qui ſe taît....

FINETTE.

Qui ſe plaint. Jugez quels vœux renverſe
Un tiers autoriſé qui vient à la traverſe!
Si par force il nous prend, par ruſe on s'en défait:
Croiſant celui qu'on aime, il eſt celui qu'on hait.
Chaque pas à l'honneur préſente un précipice.
Nous marchons ſur le bord, tout exprès .... le pied gliſſe,
L'œil ſe trouble, on périt.... &, ſoit dit entre nous,
Un inſtant fait un ſot, d'un très-illuſtre époux.

ULTRAMONTIS.

Oh! ſi je ſers l'amant, il ne m'importe gueres;

Les chagrins du mari ne sont plus mes affaires.
Il a le cœur formé....

FINETTE.

Le front à l'avenant.

ULTRAMONTIS.

Quant au mien, il est prêt.

FINETTE.

Et d'un calme!

ULTRAMONTIS.

Etonnant.

FINETTE.

Quoi! les Ultramontis, dont la gloire y repose,
Ne seront pas fâchés qu'on y glisse autre chose?

ULTRAMONTIS.

Pourquoi donc? on sait vivre.

FINETTE.

Oui?...l'avis est charmant,
J'en sais qui vous prendroient par accommodement;
Mais nous y trouverions un obstacle invincible....
D'un jaloux, jeune encor, la rage est inflexible,
Et nous en avons un si déchaîné!

ULTRAMONTIS, *affectant la plus grande assurance.*

Dorci ?
Je sais ce qu'il sait faire, & je le brave aussi.

FINETTE, *feignant de regarder si personne n'écoute.*

Ciel ! gardez-vous en bien ; Monsieur, dans sa colere,
De vous, avant la nuit, il songe à se défaire.
Lui-même il me l'a dit ; je ne l'invente pas....

ULTRAMONTIS, *à part.*

Il peut le faire, au moins, comme il le dit.

FINETTE.

Hélas !
Je vois....

ULTRAMONTIS, *regardant du côté de la porte.*

Hem ! que vois-tu ?

FINETTE.

Qu'il n'est plus de remede.
Quand le nombre l'emporte, il faut bien qu'on y cede.
Ils ont des bras d'une aune.

ULTRAMONTIS, *commençant à trembler.*

Et quelque chose au bout,
Je gage ?

FINETTE.

Oh ! ces gueux-là ſont capables de tout.
Le ſignal eſt donné, lorſque le jour plus ſombre....

ULTRAMONTIS.

Et tout ce que je crains, c'eſt de mourir à l'ombre !

FINETTE, *avec un cri de douleur.*

Ah! Comte, ils vous tueront.

ULTRAMONTIS.

Et fort à contre-tems.
Vas, cours, vole, fais-lui contremander ſes gens.

FINETTE.

Le jour, on voit au moins les coups qu'on vous applique;
S'il faut les recevoir, le fait eſt authentique,
Et l'on ſait.... qu'en penſer; mais le ſoir ! quel brutal !

ULTRAMONTIS.

Tiens, ſi par toi j'échappe à ce complot fatal,
Si tu peux de Dorci calmer l'ame jalouſe,
Pour t'en remercier, moi, ſoudain je t'épouſe.

FINETTE, *après s'être cachée pour rire.*

Quoi! deux femmes!

ULTRAMONTIS.

Eh! non, c'eſt une, tout au plus.

Je

Je ne te leurre point de contes ſuperflus ;
Puis, les gens tels que moi, ſont au-deſſus du blâme,
Tout bon naturaliſte eſt un peu polygame.

FINETTE.

Hem ! quel monſtre eſt cela ?

ULTRAMONTIS.

Ne perds pas un inſtant.

FINETTE.

Ciel ! Dorci pere & fils !

ULTRAMONTIS, *s'enfuyant à toutes jambes.*

Au ſpectacle on m'attend.

*( Finette rit, & fait, avant de ſortir, des ſignes pour raſſurer le jeune Dorci. )*

## SCENE II.

DORCI pere, DORCI fils.

DORCI pere.

Eh bien! mon fils, le vent t'est donc toujours contraire?
Il ne faut pourtant pas que ton cœur désespere.
Allons, console-toi; je vais tout hasarder:
Quand la manœuvre est bonne, on est sûr d'aborder.
Tiens, la mer. Ce n'est-là qu'une simple menace:
Au fort de la tourmente, on songe à la bonace.
La navigation ressemble à tes amours:
Les ouragans, l'espoir; puis enfin les beaux jours.

(*A son fils qui paroît distrait.*)

Tâchez de m'écouter, Monsieur, causons ensemble.
Connois-tu bien les gens que ce séjour rassemble?

DORCI fils, *d'un ton ironique & amer.*

Ce sont de grands esprits, de fameux Ecrivains,
Des Sages mêmes....

DORCI pere.

Bah! des mortels les plus vains.

Il me ſemble qu'ici la ſageſſe à la mode,
Des vices lucratifs de grand cœur s'accommode.
Grace à cette ſageſſe, on eſt fat, arrogant,
Frondeur audacieux, humble & ſouple intrigant,
Pliant aux tems, aux lieux, l'ame la plus ſervile,
Mauvais ſinge à la Cour, & deſpote à la ville.
Pour mieux nuire, on ſe met ſous de puiſſans abris,
On vend force venins ſous le beau nom d'écrits;
Par eux de mille erreurs infectant la jeuneſſe,
De l'Etat que l'on trompe, on détruit la richeſſe.
Au fait, je t'interdis pareilles liaiſons:
N'as-tu pas mon exemple? il vaut bien leurs leçons.
Ne vas point me donner, au terme de mon âge,
Le chagrin de te voir trancher du perſonnage,
Immoler (& pour qui?) cette ſimplicité,
Sauve-garde des mœurs, chere à la probité.
Où ſont donc ces clartés ſi frappantes, ſi vives?
Des Docteurs, il en pleut! mais où ſont vos convives?
Avec votre raiſon, tout va de pis en pis;
L'eſprit & le régime ont glacé tout Paris.
Nos ancêtres étoient des gens d'une autre étoffe.
Qui ſe bat & boit bien, eſt le ſeul philoſophe.

DORCI fils, *en ſouriant.*

Qui croirois-je que vous? dirigez votre fils!

Je n'apprendrai jamais qu'à vous être ſoumis.

DORCI pere.

Bon cela! reſte à voir, Madame de Norville.
Il faudra bien, morbleu, qu'elle change de ſtyle.
Hortenſe t'eſt promiſe, & tu l'auras : je vais,
De la bonne façon, plaider tes intérêts;
Mais, ne l'abuſe point par une foi trompeuſe;
Et, même après l'hymen, ſonge à la rendre heureuſe,
A prévenir ſes vœux, à contenter ſes goûts.
Au lieu d'un eſprit fort, il lui faut un époux.
N'imite pas ces gens, vantés pour leur belle ame,
Qui croiroient s'abaiſſer, s'ils aimoient trop leur femme.

DORCI fils.

Ah! je vous jure ici....

DORCI pere.

Fort bien! jure...& tiens bon.
Je vais trouver la mere; elle entendra raiſon.

## SCENE III.

DORCI fils, *seul.*

ELLE n'entendra rien; j'ai bien peu d'espérance ;
Et ma seule ressource est dans le cœur d'Hortense.
C'est elle! qu'est-ce donc ? quel transport ?

## SCENE IV.

HORTENSE, FINETTE, DORCI fils.

FINETTE.

AH ! Monsieur ?
Nous vous cherchions par-tout, & Dieu sait quelle ardeur
Précipitoit nos pas! Livrez-vous à la joie,
Au plaisir, à l'espoir que l'amour vous renvoie!

HORTENSE.

Oui, cher Dorci, je viens d'entretenir Forlis :
Rendez la confiance au meilleur des amis ;
Il nous sauvera tous : grace à son artifice,
De nos persécuteurs, lui seul nous fait justice.
Votre pere nous quitte ; hé bien, Forlis l'attend ;
Il le mene au spectacle, & l'informe à l'instant

De tout ce qui ſe paſſe. Ecoutez.... cette piece....
Mais, non; je ne veux point prévenir votre ivreſſe.
Ce Comte Ultramontis, ſi déteſté par vous,
Eſt un fourbe charmant, qui ne l'eſt que pour nous.

DORCI.

Ultramontis! comment? à peine je reſpire.

FINETTE.

C'eſt en courant, Monſieur, que l'on vient vous inſtruire;
On remet les détails pour un autre moment.

DORCI.

Hortenſe! je ſuccombe à mon raviſſement.

FINETTE.

On approche; ce ſont nos pédans qui ſurviennent;
Ils joueront de leur reſte; à la fin ils en tiennent.
Vous, de votre côté, vous, du vôtre, ſortez.
Je veux voir l'air qu'ils ont en ces perplexités.

DORCI.

Adieu.

FINETTE.

Fuyez.... allons!...

## SCENE V.

LES ORIGINAUX, FINETTE.

DURCET.

LA friponne eſt jolie !

BROUSSIN, *la lorgnant.*

Une taille à la grecque.

DURCET.

Un air qui fait envie.

FINETTE.

(*A Durcet qui la prend ſous le menton.*)

Miſéricorde ! il lorgne ! ... Ah ! daignez me laiſſer.

DURCET.

On peut, ſi vous voulez, vous apprendre à penſer.

FINETTE.

Non, pas, Monſieur l'Abbé. Voyez le bon apôtre !
Je penſe à ma manière, & ce n'eſt point la vôtre.

DURCET.

Entre nous, la pudeur, quoi que l'on en ait dit,
N'eſt plus une vertu, je crois l'avoir écrit.

FINETTE.

Je ne vous lis pas, moi.

DURCET.

Tant pis! dans mon ouvrage,
Vous verriez qu'on eſt ſotte, alors qu'on eſt trop ſage.

FINETTE.

L'excès n'eſt point mon vice.

CALLIDÈS.

Y ſongez-vous, Durcet?
N'allez-vous pas encor enhardir ſon caquet?

FINETTE, *aux Originaux.*

Paix! l'oracle a parlé.

CALLIDÈS.

(*S'éloignant un peu de Finette qui ſe rapproche & prête l'oreille.*)

Çà, de la Comédie
De Monſieur Floridor le deſtin s'expédie.

DURCET.

Sa chute eſt infaillible; il ne peut échapper;
Des piéges de la mort j'ai ſu l'envelopper.

VERSAC.

Bon!

CALLIDÈS.

Le goût l'exigeoit.

FINETTE.

Quelle humeur débonnaire!

(*A Callidès.*)

Remerciez-le donc : c'eſt un trait exemplaire !
Pour moi, je veux ſavoir quel eſt l'événement;
Voici l'heure, j'y cours, & vous quitte un moment.

(*Durcet la ſuit des yeux; Brouſſin la pourſuit juſques dans la couliſſe, la lorgnette à la main.*)

---

## SCENE VI.

LES MÊMES, excepté FINETTE.

(*Verſac écrit ſur un des côtés du Théâtre.*)

BROUSSIN, *revenant.*

*Et fugit.*

CALLIDÈS.

Un minois ſuffit pour vous ſéduire.

(*Il les raſſemble myſtérieuſement autour de lui.*)

Mais j'approfondis, moi, tout ce qui peut vous nuire.

Souvent un maître aveugle, épris des grands talens,
Garde de sots valets qui sont très-insolens.
Que l'on écrive ou non, pour les races futures,
Ces coquins-là s'en vont épiant vos allures;
Et, sans le moindre égard pour le docte vallon,
L'antichambre flétrit les lauriers du sallon;
Les soubrettes sur-tout.... race oisive & félonne,
Dont la langue vous pique, & dont l'œil vous talonne.
Ecoutez; celle-ci voudroit vous voir chasser;
Et je pense qu'on peut aider à l'expulser.

BROUSSIN, *qui a tâché d'entendre.*

Vous complottez; mais moi, quand elles sont gentilles,
Je veux qu'on soit du moins tolérant pour les filles.
J'écrirai là-dessus.

VERSAC, *sortant d'une profonde rêverie, & écartant Broussin, en lui donnant un coup ave son manuscrit.*

Amis trop généreux,
Mon livre est achevé; l'univers est heureux.

BROUSSIN, *essoufflé, crachant & toussant.*

Le geste ne l'est pas.

## SCENE VII.

### FINETTE, LES MÊMES.

FINETTE.

SAVEZ-VOUS la nouvelle?
La piece....?

DURCET.

Hé bien?

VERSAC.

Voyons.

CALLIDÈS.

Parlez, réussit-elle?

FINETTE.

On vient de la huer, à triple carillon.
L'Auteur s'est, dans sa loge, évanoui, dit-on;
Même, on dit qu'il est mort. Les connoisseurs en chute,
Ne se rappellent point pareille culebute,
De mémoire d'Auteur; le parterre inhumain,
Par excès de malice, a voulu voir la fin.
Que j'en rie à mon aise!

DURCET.

Il a ce qu'il mérite.
Ecrivain ſans chaleur, dont le nom ſeul m'irrite.

CALLIDÈS.

Eſprit enluminé de la couleur du tems.

VERSAC.

Sans avoir un ſuccès, il écriroit cent ans.

FINETTE *les agaçant.*

Le voilà chu ! vivat ! aiguiſons l'épigramme.

CALLIDÈS.

Cela plaît à l'eſprit.

DURCET.

Et fait plaiſir à l'ame.

FINETTE *s'enfuyant à toutes jambes.*

Je vois qu'à mon récit on prend aſſez de goût :
Mais, Meſſieurs, je vous trompe, & ne ſais rien du tout.

VERSAC.

Ciel !

CALLIDÈS.

Qu'entends-je ?

## SCENE VIII.

LES MÊMES, excepté FINETTE.

DURCET.

Un atôme, avoir cette impudence !

CALLIDÈS.

Hé bien ! voulois-je, à tort, punir ſon inſolence ?

VERSAC.

Nous narguer ! nous tromper !

DURCET.

J'en ſuis tout étourdi.

Si ce bourreau d'Auteur alloit être applaudi !

## SCENE IX.

ULTRAMONTIS, LES MÊMES.

ULTRAMONTIS, *avec le trouble d'un héros tragique.*

CIEL ! où fuir ? où cacher notre mésaventure ?

VERSAC *à Durcet.*

Mais ceci, ce me semble, est d'un sinistre augure !

ULTRAMONTIS, *s'appuyant sur Durcet.*

Laissez-moi raffermir mes esprits effrayés ....
Plus de foi, plus d'honneur ! c'est nous qu'on a joués.

CALLIDÈS.

Nous ?

ULTRAMONTIS.

Voilà le secret.

DURCET.

O fureur !

VERSAC.

O détresse !

BROUSSIN.

O !...

ULTRAMONTIS.

Nous faisons, tout net, le sujet de la piece.
Nous y sommes parlans; aucun n'est épargné....
Il faut voir de quel ton Callidès est berné !
Broussin tout de son long y transit dans sa niche.
Mon nom y vient cent fois égayer l'hémistiche.
Versac....

VERSAC.

Déroute entiere.

CALLIDÈS.

Eh! quoi! vous n'avez pu?...

ULTRAMONTIS.

Comment? je cabalois; mais ils m'ont reconnu.
Alors, je suis resté triste, confus, & blême :
De mes propres sifflets, on m'eût sifflé moi-même.

BROUSSIN, *voyant qu'Ultramontis s'échauffe.*

Fort bien!

ULTRAMONTIS.

Oh! oui, fort bien; nous avons tous péri.
L'ouvrage est exécrable!.. ils n'en ont pas moins ri.
Ce public ostrogot a fait un tintamarre!
Il me poursuit encor.... Je l'entends... le barbare!

Ah ! si vous aviez vu tout ce tumulte-là ;
Les flots amoncelés au milieu des *paix-là*,
Les flux & les reflux ! ce meurtre volontaire ;
Où le rire a gagné les calchas du parterre !
Poëtes, prosateurs, l'un sur l'autre égorgés !...
Dieu ! qui vois leurs revers, permets qu'ils soient vengés !

CALLIDÈS, *avec calme.*

Littérateurs François, quelle alarme est la vôtre ?
On nous arrache un masque, il faut en prendre un autre.

DURCET.

Sans doute.

## SCENE X.

LES MÊMES, M. & Me. de NORVILLE, HORTENSE, FINETTE, DORCI pere, DORCI fils, FORLIS.

(*Pendant le commencement de cette Scene, les deux Dorci & Forlis causent ensemble, & à part. Finette est près d'eux.*)

Me. DE NORVILLE, *ne les appercevant point dans son trouble.*

On n'a rien vu d'égal à ce train-là!
C'est un assassinat... & l'on souffre cela!
Voilà donc ce qu'on gagne à montrer du génie!
Quel supplice pour moi! pour eux quelle avanie!
Faut-il les voir, les fuir? que faire désormais?

(*A M. de Norville qui n'est entré qu'après elle.*

Auroient-ils mérité?... C'est vous, Monsieur? Jamais,
A vos yeux, maintenant, je n'oserai paroître.

M. DE NORVILLE.

Pourquoi? cet accident est un bonheur peut-être:
Mon amitié.....

Me. DE NORVILLE, *dans la plus grande agitation.*

Cessez....

M. DE NORVILLE.

Je n'en veux pour garant,
Que l'hymen de ma fille & du plus tendre amant.

Me. DE NORVILLE.

Eh ! mais, je vous l'ai dit, le Comte a ma parole.

ULTRAMONTIS.

Si votre choix ne tient qu'à ce gage frivole,
Le Comte vous la rend.

Me. DE NORVILLE.

Comment ?

ULTRAMONTIS.

Sachez tout net,
Que le Comte est Merlin, que tout Naple connoît,
Noble agent de Forlis, son docte sécrétaire,
Qui vous montre aujourd'hui son heureux savoir-faire.

Me. DE NORVILLE, *surprise, confuse & immobile.*

Qu'entends-je ? quoi ! le code ?....

ULTRAMONTIS.

Eſt du Merlin tout pur.

Me. DE NORVILLE.

Le Drame ?

ULTRAMONTIS.

Encor Merlin.

VERSAC.

O Ciel !

FORLIS.

Rien n'eſt plus sûr.

ULTRAMONTIS, *à Callidès & aux autres Originaux.*

Et cette œuvre comique, où l'on vous turlupine....

Me. DE NORVILLE.

Eh bien ?

ULTRAMONTIS.

Toujours Merlin... le ſuccès l'accoquine.

DURCET.

Etranglons ce maraud !

(*Forlis, Norville, Finette, vont à ſon ſecours.*)

DORCI pere, *l'arrachant des mains de Durcet.*

Tout doux, tout doux, Monſieur !

Reſpectez un confrere.

FINETTE.

Un bon littérateur.

ULTRAMONTIS.

Tragi-comique encore, & prôné par vous-même.

DORCI pere.

Rare, sublime, illuftre, & d'un talent fuprême.

ULTRAMONTIS, *d'un air triomphant.*

On étrangle un tel homme !

FORLIS, *en riant, à Callidès.*

Allons, d'après ceci,
Je crois que vous pouvez prendre votre parti.

CALLIDÈS *à Forlis.*

On vouloit voir jufqu'où vous poufferiez l'outrage.
Adieu. Le mépris venge.

FINETTE.

Oui, c'eft l'arme du fage.

CALLIDÈS *à fa troupe.*

Marchons.

FINETTE.

Pefte! en bon ordre, on fe retire enfin.

FORLIS.

Le corps d'arriere-garde eft fermé par Brouffin.

(*Les Originaux fe retirent, ayant en tête Callidès, & Brouffin derriere.*)

## SCENE ONZIEME ET DERNIERE.

LES MÊMES, excepté les Originaux.

FORLIS, *à Madame de Norville.*

PARDON : j'ai cru devoir vous ſauver de leur ligue,
Démaſquer le faux goût, l'impoſture & l'intrigue ;
Secourir deux amans, qui m'ont ouvert leur cœur,
Et dont le vôtre alloit immoler le bonheur.

DORCI pere, *à ſon fils, en regardant Hortenſe.*

Mon fils, vogue à ton tour, le vent devient propice :
L'eſprit eſt démâté ! Bon ſens, gaîté, juſtice,
Voilà ce qui nous reſte : allons, j'ai hâte enfin
D'unir nos deux amans, & d'enivrer Merlin.

ULTRAMONTIS.

Soit. Il vous prend au mot avec reconnoiſſance ;
Dans ſes plus grands ſuccès, c'eſt-là ſa récompenſe.

*Fin du cinquieme & dernier Acte.*

# L'AUTODAFÉ,

## OU

# L'AVIS CHARITABLE

## D'UN FRATER DE L'INQUISITION.

TOUT le Clergé philoſophique
Me charge, ami, de t'avertir,
Qu'il va promptement établir
Force bûchers, pour y rôtir (*a*)
Tous les tranſfuges de ſa clique,
Qu'il n'aura pas pu convertir.
Ainſi, crois-moi, tremble d'avance,
Recommande ton ame à Dieu,
Et mets en paix ta conſcience,
Avant que l'on te jette au feu,
En holocauſte à la ſcience.

---

(*a*) Ce billet qui m'a été adreſſé juſtifie mon épigraphe, *Incedo per ignes*; & quand l'idée m'en eſt venue, je ne me croyois pas ſi fort en danger.

QUOIQUE tes vers fassent pitié,
Si tu t'étois laissé conduire,
On t'auroit, par grace, employé,
On t'eût révélé l'art d'écrire;
Et, pour nous alors s'exerçant,
Rien n'auroit été plus décent
Que ton penchant pour la satire.
De notre systême écroulé,
Tu serois devenu l'apôtre,
Et ton esprit, par nous réglé,
Auroit pu, tout bien calculé,
*Généraliser* comme un autre.
Que sais-je ? une fois agrégé,
Peut-être en Hollande, en Russie,
Tout bonnement on t'eût chargé
Des progrès de la compagnie....

DANS un pamphlet de ta façon,
Que parles-tu de La Fontaine,
Montesquieu, Montaigne & Bacon ?
Ces dupes-là, mon pauvre oison,
Se sont donné bien de la peine,
Pour obtenir quelque renom.

QUANT à nous, adroits personnages,
Nous nous sommes tranquillisés,

Et ſur nous pleuvent les hommages,
Sur nous les dons ſont épuiſés !
Par l'intrigue favoriſés,
Nous n'avons pas beſoin d'ouvrages;
Nous vivons, & penſons en ſages;
Mais nous penſons .... les bras croiſés.
Tel eſt le ſecret du génie,
L'art d'être illuſtre à peu de frais;
Et voilà, ſi je m'y connais,
De la bonne philoſophie!

MAIS j'entends le ſignal enfin;
On allume .... fais diligence;
Allons, dépêche, eſprit mutin,
A ta Muſe on va mettre un frein,
Et punir ton impertinence.
Tu grilleras, petit malin....
J'en jure par la bienfaiſance!

*FIN.*

63645347